

PLATON : *Rép.* VI. 507a - VII. 518e (Cours INTRODUCTION G^{ale} 3.)

La philosophie n'a qu'un objet fondamental sinon exclusif : le Savoir ou la Science auquel se rapporte nécessairement toute activité philosophique digne de ce nom.

" Celui-là donc, chez qui le cours des désirs coule vers les sciences et tout ce qui est de cet ordre, ses désirs, je pense, auront pour objet le plaisir de l'âme, rien que de l'âme, en elle-même, tandis que les désirs dont le corps est l'instrument seraient délaissés ; à condition qu'il ne fût pas une contrefaçon de philosophe, mais un philosophe véritablement." (Platon)

Partant le philosophe n'obéit qu'à un impératif mais qui est incondicional : la Vérité.

" La vérité, dont la poursuite était pour ce naturel une obligation absolue et totale " (idem¹).

C'est du reste ce qui le distingue du simple idéologue ou penseur (essayiste). Plutôt que *Politique*, *République* ou *Éthique*, et bien que ces titres ne soient point inexacts ou injustifiés, on l'intitulera plus adéquatement *Recherche de la Vérité* (Descartes et Malebranche) ou *Critique/Doctrine/Système de la Science* (Kant, Fichte, Hegel) voire *Savoir Total* (Husserl²).

" Il est donc évident, dès maintenant, que la Sagesse est une science qui a pour objet certaines causes et certains principes. (...) C'est aussi à bon droit que la Philosophie est appelée la science de la vérité." (Aristote³)

Rien d'étonnant que Platon ait fondé l'Académie, après sa première expérience malheureuse en Sicile, une École (gr. *skolê* : loisir) étant le lieu par excellence du temps libre consacré à l'étude ou à la recherche désintéressée (intellectuelle).

Et celle-ci commencera le plus naturellement par la question *Quel est le fondement /principe d'une connaissance ou d'un savoir vrai ?*, soit *Qu'est-ce que la Science ?* Il ne s'agit que d'une reformulation préalable de notre interrogation initiale *Qu'est-ce que la Philosophie ?* On ne connaîtra vraiment celle-ci, que si l'on sait ce en quoi consiste la connaissance vraie. Mais cette autre question n'est pas moins embarrassante que la précédente, dès lors qu'elle tourne dans le même cercle ; en effet elle se propose de *connaître la connaissance*.

" Eh bien ! c'est cela même qui m'embarrasse et que par moi-même je ne puis saisir bien comme il faut : qu'est-ce, précisément, qui constitue la connaissance ? Cela, enfin, sommes-nous donc à même de le dire ?"

Quoiqu'il en soit, il faut débiter par elle, car de la validité de sa réponse dépend la vérité de toute la suite. Et, en tant que base de tout le reste, elle requiert la plus extrême attention.

" Obligation donc, en toute matière et pour tout homme, de faire porter sur le point de départ le plus gros effort d'examen, en vue de savoir si c'est à bon droit, ou non, qu'on se l'est donné pour principe." (Platon⁴)

Malgré sa difficulté, tout philosophe a progressé à partir de la question épistémologique. Descartes démarre ses *Méditations* par un réexamen des conditions du savoir en général.

" Commencer tout de nouveau dès les fondements, si je voulais établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences."

Tout en contestant, justement parfois, la pertinence de la demande *Qu'est-ce que la vérité ?*⁵, Kant construit sa *Critique de la Raison pure* autour du problème des conditions de possibilité de la connaissance objective. Et il en accentuera le caractère propédeutique dans le résumé intitulé *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*.

Quant à Hegel, tout en se démarquant de la problématique critique, il n'en rédige pas moins une Préface à son *Système de la Science* ayant pour thème *De la Reconnaissance scientifique*.

Dans *La Science de la Logique*, il n'hésitera pas à reprendre l'interrogation platonicienne : **Quel doit être le point de départ de la Science ?** Plus, dans Le Concept préliminaire à la Logique de *L'Encyclopédie philosophique*, il reformulera la question initiale :

" La première question est celle-ci : quel est l'objet de notre science ?"

Et récusant l'ironie entendue et sceptique d'un Pilate sur " le mot de *vérité* ", il y exigera de "savoir ce qu'il faut entendre par «vérité»".

¹ *Rép.* VI. 485 d et 490 a ; cf. égal. *Lois* V. 730 c

² *Crise sc. europ. et phén. transc.* II. 12. p. 76

³ *Méta.* A. 2. 982 a 1 - α. 1. 993 b 20

⁴ *Théétète* 145 e et *Cratyle* 436 d

⁵ *C.R.P. Log. transc. Introd.* III. p. 113 ; cf. égal. *Logique Introd.* VII. B. p. 55

Là encore il appartenait néanmoins à Platon - " notre grand Platon " - " Platon le divin " ⁶- d'ouvrir la voie à tous et d'anticiper largement et le questionnement en cause et sa réponse.

" Avec Platon commence la science philosophique en tant que science." (idem)

N'est-il pas le seul avec Descartes à avoir laissé son nom dans le dictionnaire, sous la forme adjectivée « platonique » ? Et il le fit dans la *Dialectique/Doctrine des Idées / Théorie de la Connaissance : sa Philosophie*.

" La nature du connaître, les idées en général, - c'est là la philosophie platonicienne elle-même." (idem⁷)

Et comme Platon en propose une triple formulation : théorique, schématique et représentative, revenons aux trois moments de son texte⁸, sans craindre de répéter " des phrases dont nous nous sommes servis précédemment et que nous avons déjà maintes fois prononcées en d'autres occasions ", pour y décrypter la solution du problème de la Science philosophique. Car après tout celle-là ne s'obtient que par la « dis-solution » ou « ré-solution » et donc ré-examen en tous sens des termes de celui-ci.

" Dès lors il faut, à ce qu'il semble, souvent se retourner vers ce qu'aparavant on a dit, s'efforcer, selon l'expression du poète que tu citais, de porter ses regards à la fois en avant et en arrière [Homère, *Iliade* I. 343]. Et naturellement à nous aussi de voir quelle est la valeur de ce que nous avons dit !"

A. THÉORIE

Pour commencer repartons avec lui du constat déjà fait, à savoir qu'il y a une multiplicité de représentations du bien, du beau ou du vrai, soit une pluralité de choses appelées communément bonnes, belles ou vraies, tel qualifiant de bonne, belle ou vraie une conduite, une œuvre ou une proposition, tel autre une toute différente.

" Qu'il y a une pluralité de choses belles, une multiplicité de choses bonnes etc., dont nous énonçons l'existence à titre de choses multiples et nommément distinctes."

D'où les désaccords entre les hommes qui n'arrivent pas à s'entendre sur ce qui mérite réellement le qualificatif de bon, beau ou vrai, au point qu'on en arrive à se demander si ces termes ont bien un sens et pas plutôt des sens relatifs aux individus qui les profèrent voire aux lieux et aux moments où ils les prononcent.

" Ainsi le bien varie dans sa coloration et prend de multiples formes."

Mais si tel était vraiment le cas, si cette multiplicité constituait l'ultime mot du Discours, on se condamnerait au relativisme de Protagoras : " L'homme est la mesure de toutes choses ", formulation sophistiquée de l'adage populaire : *A chacun sa vérité et/ou Des goûts et des couleurs, on ne discute pas*. Et puisqu'un seul et même individu change d'état et donc de représentations, ne serait-ce qu'en passant de la veille au sommeil, nul ne pourrait jamais savoir si ses images présentes appartiennent plutôt au « réel » qu'au au rêve.

" Quel indice démonstratif on pourrait fournir à qui demanderait, actuellement, dans le moment à présent donné, si nous dormons et rêvons toutes les pensées que nous avons, ou si nous sommes éveillés, si c'est en état de veille que nous nous entretenons ensemble."⁹

Certains, y compris Hegel, peuvent bien moquer une telle interrogation¹⁰, il n'en demeure pas moins vrai qu'au niveau représentatif en tout cas, nulle frontière fixe / ligne de partage claire et nette ne séparant la perception et " les illusions " oniriques, la question se pose légitimement et exige pour le moins quelque éclaircissement.

" Il n'y a point d'indices certains par où l'on puisse distinguer nettement la veille d'avec le sommeil " (Descartes¹¹).

⁶ Cicéron, *Tusculanes* V. XII. ; Schopenhauer, *De la quadruple racine du principe de raison suffisante* I. 1. ;

⁷ *S.L.* I. ; *E. Alloc.* de 1818 p.147 ; I. § 19 add. 1 pp.468 et 467 (cf. *H.Ph.* Introd. III. p.84) ; § 24 add. 2 p.479 ; *H.Ph.* Platon pp. 389 et 413

⁸ **Texte** in *Rép.* VI. 507a - VII. 518e

⁹ *Crat.* 428 d ; *Prot.* 334 b ; *Théét.* 152 a (cf. Aristote, *Méta.* Γ.4.1007b23 ; 5.1009a sq. ; I.1.1052a35-1053b1 ; K.6.1062b11 ; Hegel, *H.Ph.* Les Sophistes pp. 261-262 ; *Ph.H.* 2^{ème} partie chap. III. p. 205) et 158 bc

¹⁰ cf. Aristote, *Méta.* Γ. 6. 1011a 5 ; Spinoza, *T.R.E.* § 50 et Hegel, *E.* § 398 R.

¹¹ *Méd.* 1^{ère} p. 269 ; cf. égal. *T.H.* p 870 ; *R.V.* p. 889 ; *Lettre à Balzac* 15 avril 1631 p. 941 ;

Pascal, *Pensées* 434 Br. ; Kant, *Prolég.* 1^{ère} partie R. III. p. 55 et Schopenhauer *M. V. R.* I. 5. p. 41

Dans cette hypothèse, on ne saurait affirmer rien de stable ou de valable, aussi bien pour les autres que pour soi-même. Autant alors se taire et substituer le silence ou le geste au discours, à l'instar des " disciples [radicaux] d'Héraclite, tel Cratyle " :

" ce dernier en venait finalement à penser qu'il ne faut rien dire et il se contentait de remuer le doigt ; il reprochait à Héraclite d'avoir dit qu'on ne descend pas deux fois dans le même fleuve, car il estimait lui, qu'on ne peut même pas le faire une fois !" (Aristote)

Or le simple fait que les relativistes cherchent à convaincre les autres du bien fondé de leur doctrine et à transformer leur vérité en *La Vérité* (Protagoras), démontre que celle-ci doit avoir un sens unique / universel, sinon leur propre thèse s'annulerait elle-même. Plus généralement, qu'en dépit de leurs divergences, les individus n'essayent pas moins de faire valoir leurs vérités (jugements ou opinions) auprès des autres, prouve qu'ils se réfèrent tous à la même idée / valeur du bien, du beau ou du vrai, à défaut de les appliquer de la même façon. Même le silence ou le geste, ne sauraient constituer la moindre alternative, dans la mesure où, dans un contexte humain, tous deux sont nécessairement investis d'une signification.

La pluralité des représentations ne saurait donc être exclusive de l'unité des significations auxquelles celles-là renvoient nécessairement.

" Et aussi, qu'il existe un beau qui est cela précisément, et semblablement pour toutes les choses que nous posons naguère dans leur multiplicité ; en les posant maintenant, au rebours, selon ce qu'il y a d'un dans la nature de chacune, alors, comme si cette nature existait dans son unicité, nous appliquons à chacune la dénomination : « ce que cela est »."

Sans une telle présupposition, c'est le désaccord entre les différentes représentations qui deviendrait inintelligible, faute de se rapporter aux mêmes choses mais à des entités entièrement hétérogènes. Toute discussion ou dispute serait alors vaine, puisqu'on parlerait de choses sans rapport entre elles.

C'est la contradiction interne au discours relativiste lui-même entre ce qu'il énonce (le multiple) et son énonciation (l'unité) qui conduit à son propre dépassement et oblige à fonder la science / la vérité sur une base plus stable que la représentation ou la sensation.

" La doctrine des Idées, fut, chez ses fondateurs, la conséquence des arguments d'HÉRACLITE sur la vérité des choses, arguments qui les persuadèrent, et suivant lesquels toutes les choses sensibles sont dans un flux perpétuel, de sorte que s'il y a science et connaissance de quelque chose, il doit exister certaines autres réalités en dehors des natures sensibles, des réalités stables, car il n'y a pas de science de ce qui est en perpétuel écoulement." (Aristote¹²)

Et si les différences paraissent directement données et perceptibles, l'unité, étant tout d'abord implicite ou sous-entendue, demande à être conçue et ne saurait être sentie.

" En outre des premières nous déclarons qu'on les voit, mais qu'on n'en a pas l'intelligence ; tandis qu'au contraire les natures unes, on en a l'intelligence, mais on ne les voit pas."

Comment verrait-on du reste ce qui n'existe pas, ne se manifeste pas d'emblée, mais n'est que postulé par ce que l'on dit, soit le sens même de ce que l'on profère ? Contrairement aux apparences ou représentations multiples des choses qui semblent saisissables sans détour, les essences, idées ou natures unes ne s'offrent à nous que par la médiation d'une *interprétation*. On transcendera donc la disparité ou diversité sensible vers la cohérence ou unité d'une signification-pensée.

" Il faut en effet, chez l'homme que l'acte d'intelligence ait lieu selon ce qui s'appelle Idée, en allant d'une pluralité de sensations à une unité où les rassemble la réflexion."

En réalité la perception du multiple passe par la compréhension, toute perception impliquant une conception de ce que l'on perçoit, sous peine de n'être perception de rien. Si particulière soit-elle, une image requiert une idée universelle de ce dont elle est censée être l'image : une chose ne peut être perçue comme belle que pour autant qu'elle participe du Beau en soi.

" Si en dehors du Beau qui n'est rien que beau, il y a cependant quelque chose d'autre qui soit beau, il n'existe pas non plus d'autre raison pour que ce quelque chose soit beau, sinon parce qu'il participe du Beau dont il s'agit. Et bien entendu, j'en dis autant pour tout."

¹² *Méta*. Γ 5 1010 a 10-15 et M 4 1078 b 12-17; cf. égal. Kierkegaard, *Crainte et Tremblement* Épilogue p. 208

Le sensible dépend de l'intelligible : secondes dans l'ordre chronologique, les idées s'avèrent premières dans l'ordre logique, car elles sont à la base de tout ce qui *est* et est re-présenté.

Que pourrait-on se représenter en l'absence d'un lien ou d'une unité entre les différents éléments représentatifs (sensations) ? Toute représentation d'un objet renvoie à une synthèse ou unification intellectuelle du divers sensible que l'on attribuera à l'âme.

" Sans doute en effet serait-il étrange, mon garçon, que, en nous comme dans un cheval de bois, fussent postés nombre de fonctions sensorielles déterminées, sans que tout cela ensemble tendît vers une certaine unique nature (qu'on doive l'appeler « âme » ou lui donner tel autre nom), par laquelle, au moyen de ces fonctions, comme au moyen d'instruments, nous avons la sensation de tout ce qui est sensible."

Quoi qu'en aient les empiristes anciens ou modernes, la science se réduit d'autant moins à la sensation que celle-ci a elle-même besoin d'une « justification » pour s'assurer de son « objet ».

On ne cherchera donc son fondement que du côté des relations idéelles établies par la pensée, soit dans le syllogisme.

" Ce n'est donc pas dans les impressions que réside la connaissance, mais dans le syllogisme dont elles sont l'occasion pour la pensée. Dans ce dernier cas en effet il est possible, à ce qu'il semble, d'entrer au contact avec l'être et avec la vérité, tandis que c'est impossible dans l'autre cas."

Il n'est de *vérité* possible que dans et par l'acte de "« juger »" -"« penser » ou « parler »"¹³-, le discours étant seul en mesure de démontrer quoi que ce soit et de dire ainsi le *véridique*.

" Le faux et le vrai, en effet, ne sont pas dans les choses, comme si le bien était le vrai, et le mal, en lui-même, le faux, mais dans la pensée." (Aristote¹⁴)

Entre les idées platoniciennes relevant de l'intellect et les catégories cartésiennes/kantiennes qui sont des fonctions du jugement ou du *Je pense*, la distance n'est pas infranchissable. "Platon" a eu plus que "le pressentiment de la question [critique]" (Kant¹⁵). Il a même théorisé par avance le concept hégélien, compris comme marque même du réel.

" *L'Idée platonicienne* n'est pas autre chose que le général ou, plus exactement, le concept de l'objet ; c'est seulement dans son concept que quelque chose possède quelque réalité ; dans la mesure où il s'écarte de son concept, il cesse d'être réel, et devient non-existant ; son évidence et son être-hors-de-soi sensible font partie de cette non-existence." (Hegel¹⁶)

Seulement pour que le jugement dise effectivement le vrai et non le simple vraisemblable, encore doit-il être à son tour justifié, c'est-à-dire légitimé par un autre jugement qui le fonde. Sous peine de rendre ce procès de légitimation indéfini et ruiner du coup le concept de la Science et/ou de la Vérité, l'on postulera que toutes les idées reposent sur une Idée originaire ou finale -l'Idée du Bien- qui, tout en réfléchissant les autres idées, se réfléchit elle-même. Suspendue à une même Idée, les idées s'enchaînent les unes aux autres et forment un Système. Une analogie nous permettra d'appréhender ce point, à condition que l'on n'oublie pas qu'il ne s'agit que d'une comparaison.

De même que les choses visibles nécessitent pour être vues, outre le sens de la vue (perception) et une chose qui tombe sous lui (percept), la Lumière ou le Soleil, condition de toute visibilité (perceptibilité) -" sans lumière, il n'est pas possible de voir " (Aristote¹⁷), de même les idées ou natures unes requièrent, pour être intelligées ou unifiées, un principe d'intelligibilité ou d'unité soit le Bien ou le Lien -termes de même racine en grec : *Agathon*- propre à rendre possible l'intellection ou l'unification et partant les idées/ unités elles-mêmes. Tout naturellement on qualifiera le Soleil d'analogon ou de rejeton du Bien, puisqu'il joue, dans la sphère visible, le rôle que ce dernier tient dans la sphère intelligible.

¹³ *Phèdre* 249 b ; *Phédon* 100 c et *Théétète* 184 d, 186 d, 187 a, 189 e et 190 a

¹⁴ *Méta*. E 4 1027 b 25; cf. Spinoza, *P.M.* VI p. 261 ; Leibniz, *E.T.* p. 91 et Kant, *C.R.P.* Dial. tr. Intr. p. 303

¹⁵ *Sur ton supér. pris en philo.* in *O.ph.* III p. 398 n. ; cf. P. Natorp, *Die logischen Grundl. der exakten Wissenschaft.* III 13

¹⁶ *S.L.* Introd. p. 36

¹⁷ *De l'âme* III. 3. 429a 3

" Voici donc, repris-je, la déclaration à faire : c'est le Soleil que je dis être le rejeton du Bien, rejeton que le Bien a justement engendré dans une relation semblable à la sienne propre : exactement ce qu'il est lui-même dans le lieu intelligible, par rapport à l'intelligence comme aux intelligibles, c'est cela qu'est le Soleil dans le lieu visible, par rapport à la vue comme par rapport aux visibles."

Le nom de " rejeton du Bien " convient d'autant mieux au Soleil qu'il n'est lui-même qu'un Bien ou Principe dérivé, second, le « contenu » de la perception étant, nous l'avons vu, subordonné aux idées et donc au Bien. La lumière ne peut en effet rendre visible que ce qui a été au préalable « éclairé » (identifié) par l'esprit.

Et tout comme les yeux corporels ne peuvent voir clairement que si les conditions de visibilité ou de luminosité sont suffisantes -on ne saurait percevoir distinctement dans l'obscurité-, l'œil de l'âme ne peut concevoir correctement qu'à condition de s'appuyer sur un Principe lui-même sûr, c'est-à-dire à la fois véridique et « réel », qui « est » nécessairement/vraiment, par opposition à une existence apparente ou contingente ; ce qui se doit d'être discriminé par un jugement précisément vrai.

" Eh bien ! conçois aussi, semblablement, de la façon que voici l'œil de l'âme : quand ce dont il y a illumination est la vérité aussi bien que l'existence, et que là-dessus s'est appuyé son regard, alors il y a eu pour lui intellection et connaissance, et il est évident qu'il possède l'intelligence."

Faute de se baser sur un Principe de ce genre, l'on n'obtiendrait que des "opinions" : vérités particulières ou relatives (subjectives), changeantes selon les individus et les moments.

La connaissance véritable -" la voie de la vérité "- ne commence donc qu'en se détournant de " la voie de l'opinion ". Alors que celle-ci, s'arrêtant aux apparences et aux (non) êtres, nie l'existence de l'Être ou de l'Un, le mettant sur le même plan que le Non-être, celle-là affirme, avec Parménide, "que l'Être est [nécessairement] et qu'il n'est pas possible qu'il ne soit pas" et pose son équivalence / identité avec la Pensée : " c'est la même chose que penser et être ". Héraclite ne le contredira nullement sur ce point : " La sagesse consiste en une seule chose, à connaître la pensée qui gouverne tout et partout ", ni Anaxagore dont s'inspirera Socrate : "c'est l'intelligence qui met tout en ordre et qui est la cause universelle"¹⁸.

"On vante Anaxagore, parce qu'il a été le premier à dire que le "Noûs", la pensée doit être défini comme étant le principe du monde, et que l'essence du monde doit être définie comme étant la pensée. Il a ainsi jeté les bases d'une conception intellectualiste de l'univers" (Hegel¹⁹).

Point de départ obligé de tout Savoir, cette position « idéaliste » qui n'admet d'être que comme être pensé, ou plutôt qui postule que la Pensée est l'Être même, comme l'enseignera ultérieurement Descartes dans son " *Cogito, ergo sum* " se retrouve chez tout philosophe. Platon assumait et tirait toutes les conséquences de ce Postulat.

"Voilà donc pour nous un point suffisamment acquis, si grand que puisse être le nombre des cas sur lequel porterait notre examen, c'est que ce qui possède l'existence absolument est connaissable absolument, tandis que ce qui n'a pas du tout d'existence est totalement inconnaissable?"²⁰

Seul un tel Principe, que les Modernes nommeront *Principe de Raison*²¹ et qui est à l'origine et du savoir et du «réel» et/ou vrai, mérite authentiquement le nom de Bien, au double sens grec de ce terme (*Agathon*). Sens éthique : ce sur quoi il faut se régler pour pouvoir faire quoi que ce soit de raisonnable ou de sensé, et sens épistémologique surtout : ce qui rationalise / relie toute connaissance et toute «réalité», y compris donc la réalité ou le sens de l'action humaine. Bien compris ces deux sens n'en font d'ailleurs qu'un, signifiant la même exigence d'universalité ou de vérité, que ce soit dans le domaine pratique ou théorique.

" Le suprême Désirable est identique au suprême Intelligible." (Aristote²²)

Et dans la mesure où le premier recourt au second pour sa fondation, ce dernier a déjà en soi une dimension morale. Une démonstration ou justification scientifique n'ouvre-t-elle pas l'espace même de la justice, en établissant un rapport d'égalité entre les hommes ?

¹⁸ Parménide v. 4-5 ; Héraclite 41 et Anaxagore 12 in *Phédon* 97 b ; cf. égal Aristote, *Méta.* A. 3. 984 b 16

¹⁹ S.L. Introd. p 35

²⁰ Descartes, *D.M.* 4è partie et *Principes* 1ère partie art. 7 et Platon, *Rép.* V 477 a

²¹ cf. Leibniz, *Principes de la Nature et la Grâce* § 7 et Hegel, *E.* Introd. § 6 R.

²² *Méta.* A. 7. 1072 a 27

Le Bien théorique dit ainsi la vérité du bien pratique, et la dit d'autant mieux que la Science réalise ce que l'Éthique se contente de proclamer et ne traduit que partiellement dans les faits. C'est à bon droit que Platon professait devant des auditeurs médusés : " le Bien, c'est l'Un ". En vain chercherait-on avec certains un autre critère ou fondement de la Connaissance et donc de l'Être que la Raison ou la Relation universelle.

" Mais ils estiment pouvoir un jour découvrir quelque Atlas plus fort que celui-là, plus immortel, soutenant mieux l'ensemble des choses ; et, que le bien, l'obligatoire, soit ce qui relie et soutient, voilà une chose dont ils n'ont véritablement aucune idée !" ²³

Toute étude, du Divin comme du Terrestre, se fait nécessairement à l'intérieur d'un cadre / contexte circonscrit ou relié.

" A un tel Principe sont suspendus le Ciel et la nature." (Aristote ²⁴)

Pour circulaire que soit cette démarche, puisqu'elle présuppose cela même qu'elle se propose d'établir : la rationalité du réel, elle forme néanmoins le cercle inévitable de la raison ou re-cherche humaine qui ne saurait chercher quelque chose qui lui serait foncièrement étranger ou externe et qu'elle n'atteindrait alors jamais, sauf à devoir / pouvoir –comment ?- sortir d'elle-même.

" Nous ne pouvons pas sortir du cercle de notre raison ; de la chose elle-même, on se tourmente : la philosophie, elle, se donne simplement pour objectif que nous ayons connaissance de ce fait et que nous n'allions pas nous donner l'illusion d'être sortis de ce cercle, alors que, bien entendu, nous y sommes toujours emprisonnés."

(Fichte ²⁵)

La Pensée seule est en mesure de fonder le Monde et de se fonder Soi-même.

Ce n'est qu'en « définissant » les êtres qu'on les dote d'un sens et qu'on produit ainsi leur vérité, par delà leurs simples apparences. Condition transcendantale de la science et de la réalité en général, le Bien est supérieur à tout savoir et tout réel particuliers, le conditionnant surpassant le conditionné.

" Eh bien ! ce principe qui aux objets de connaissance procure la réalité et qui confère au sujet connaissant le pouvoir de connaître, déclare que c'est la nature du Bien ! Représente-la-toi comme étant cause du savoir et de la réalité, il est vrai en tant que connue ; mais en dépit de toute la beauté de l'une et de l'autre, de la connaissance comme de la réalité, si tu juges qu'il y a quelque chose de plus beau encore qu'elles, correct sera là-dessus ton jugement !"

Pas plus que " la lumière et la vue ", qui dépendent du soleil, ne se confondent avec lui, " le savoir et la réalité ", qui sont subordonnés, au Bien, ne s'identifient à lui.

A l'instar du Soleil qui est à la fois la Cause de la visibilité et de la vie (existence) et ne peut être conçu comme un vivant (existant) parmi d'autres, l'Idée du Bien, origine de la connaissance ou du réel et donc véritable Unité du concept (essence) et de l'être (existence), ne saurait être pensée comme une idée (concept) ou une essence parmi d'autres mais prime nécessairement celles-ci.

" Eh bien ! pour les connaissables aussi, ce n'est pas seulement, disons-le, d'être connus qu'ils doivent au Bien, mais de lui ils reçoivent en outre et l'existence et l'essence, quoique le Bien ne soit pas essence, mais qu'il soit encore au-delà de l'essence, surpassant celle-ci en dignité et en pouvoir !"

Faut-il pour autant conclure, avec la plupart des commentateurs, qu'elle échapperait à notre connaissance dont elle serait à jamais séparée et partagerait ainsi le sort de " la substance " et/ou de " l'Intellect " ou de " l'Intelligence divine " chez Aristote ?

" Aussi il résulte-t-il clairement d'une induction de cette sorte que de la substance et de l'essence il n'y a pas de démonstration [scientifique]."²⁶

²³ in Aristoxène de Tarente, *Éléments harmoniques* 2. 20. 16-31. 3. et *Phédon* 99 c

²⁴ *Méta.* Λ. 7. 1072 b 14

²⁵ *F.D.N.* 1^{ère} partie 1^{ère} sec. § 3 Corr. 2) p. 56

²⁶ *Méta.* K. 7. 1064a9 (cf. B. 2. 997a 32 ; E. 1. 1025b 7-9 ; *Anal. Post.* II. 3.) et Λ 7 ; 9 ; cf. *Éth. Eud.* VIII. 2. 1248a 27

Les Néo-platoniciens en particulier l'ont pensé et dit. De l'ordre de l'" ineffable ", elle transcenderait toute possibilité discursive : " « elle n'est pas un objet de discours ni de science » ; et on dit qu'elle est « au-delà de l'essence »" (Plotin²⁷) et ne nous serait accessible que par l'inspiration mystique : " Le Bien est donc connu par la seule intuition divinement inspirée qui est supérieure à l'intelligence " (Proclus²⁸). Platon lui-même n'accrédite-t-il pas cette interprétation dans ses *Lettres* où, à propos de la connaissance philosophique, il évoque l'idée d'une illumination et remet en cause "l'instrument impuissant qu'est le langage" ?

" Que ce n'est pas des mots qu'il faut partir, mais que, et pour apprendre, et pour chercher le réel, c'est du réel lui-même qu'il faut partir, bien plutôt que des noms."

Faudrait-il dès lors, à l'encontre de tout le platonisme, nous le verrons, réserver celle-là aux "Dieux, et parmi les hommes [à] une toute petite classe"²⁹, transformant du même coup le Philosophe *académique* en précurseur du philosophe au marteau (Nietzsche) ?

"Quelle prodigieuse supériorité" serait-on aussitôt tenté de rétorquer. Incommensurable aux idées, l'Idée du Bien serait en effet, dans cette hypothèse, une Idée si supérieure que, faute du moindre rapport avec ces dernières, elle ne pourrait nullement en rendre compte, comme c'est pourtant sa raison d'être. Censé être le Principe de l'intelligibilité, le Bien romprait en fait totalement l'unité de celle-ci et équivaldrait à un Principe qui ne serait principe de rien ; autant dire qu'il se réduirait alors à n'être qu'une idée, la plus pauvre qui soit, baptisée pour la circonstance d'Idée suprême. L'auteur de la *République* se serait-il contredit-il à ce point ? Une telle conclusion oublierait cependant la mise en garde liminaire : il ne s'agit pas présentement du " bien en lui-même " mais et seulement de son " fruit ... rejeton " soit d'une analogie ou représentation - " l'image que je me fais du bien "-, elle-même fonction de l'image plus générale qui figure le monde intelligible sur le modèle du monde sensible, véhiculant un dualisme inévitable, source de tous les malentendus.

" Alors, repris-je, mets-toi donc dans l'esprit qu'il existe deux maîtres, à ce que nous disons ; que l'un d'eux règne sur le genre intelligible, sur le lieu intelligible, l'autre de son côté, sur l'*horaton*, disons le visible, (...) tu as là les deux espèces, n'est-ce pas ? l'espèce visible, l'espèce intelligible."

A s'arrêter à elle on justifierait pleinement la critique aristotélicienne de la doctrine des Idées. Mais le *Parménide*³⁰ ayant largement anticipé celle-ci, l'on ne saurait en aucun cas considérer cette représentation comme le dernier mot du platonisme.

Rappelons tout d'abord et grossièrement (schématiquement) l'argumentaire du Stagirite –dénommé ironiquement (?) « Le Liseur » par Platon³¹–, dirigé contre la théorie des Idées. En concevant, en dehors des êtres sensibles particuliers, des êtres intelligibles universels (des idées), faisant correspondre "à chaque chose ... une réalité homonyme, et existant à part", Platon n'aurait que redoublé inutilement les êtres, sans aucun gain d'intelligibilité, car séparés des premiers, les seconds ne peuvent nullement en rendre compte, toute compréhension impliquant une relation entre l'expliqué et l'expliquant. Et la participation ne saurait tenir lieu de celle-ci, puisque, posée comme un rapport de ressemblance entre des termes extérieurs l'un à l'autre, l'homme sensible et l'Homme en soi par exemple, elle nécessite elle-même, pour être comprise, l'existence d'un troisième terme, " Troisième Homme ", pour justifier la ressemblance des deux précédents, et ainsi de suite à l'infini. Accepter en guise d'explication le Paradigmatisme platonicien reviendrait donc à " se payer de mots vides de sens et faire des métaphores poétiques " d'aucun secours scientifique.

²⁷ *Ennéades* V.3.13 et V.4.1

²⁸ *Comm. sur la Rép.* XI^e Dissert. 280, 27-28

²⁹ *Lettre* VII 341 d et 342 e (cf. égal. *Lettre* II 313 a sq. et *Lois* X 897 d) ; *Cratyle* 439 b et *Timée* 51 e

³⁰ *op. cit.* 130 a-137 b

³¹

La doctrine platonicienne ne différencierait guère de la fable poético-religieuse des deux mondes, monde humain (terrestre) et monde divin (céleste), dans laquelle on prétend que celui-ci donnerait sens à celui-là, alors qu'il ne fait que le répéter sous une autre forme.

" Cette doctrine soulève des objections de plusieurs sortes, mais rien n'est plus absurde que de prétendre qu'il existe des réalités déterminées en dehors de celles que nous voyons dans l'Univers sensible, et que ces réalités sont les mêmes que les réalités sensibles, excepté toutefois qu'elles sont éternelles, tandis que les autres sont corruptibles. Quand on dit, en effet, qu'il existe l'Homme en soi, le Cheval en soi et la Santé en soi, sans rien ajouter, on ne fait qu'imiter ceux qui disent qu'il y a des dieux, mais que les dieux ont la forme de l'homme. Ces derniers n'en faisaient pas autre chose que des hommes éternels, et de même les PLATONICIENS, en créant leurs Idées ne créent que des êtres sensibles éternels."³²

Nietzsche qualifiera les Idées d'" idoles " et se fera l'apôtre ou le chantre de leur *Crépuscule*. Il est vrai que Kant lui-même donnait parfois l'impression dans la *Critique de la Raison pure* de partager un tel point de vue.

"Lacolumbélégère, qui, dans son libre vol, fend l'air dont elle sent la résistance, pourrait s'imaginer qu'elle volerait bien mieux encore dans le vide. C'est ainsi que Platon quittant le monde sensible, qui renferme l'intelligence dans de si étroites limites, se hasarda, sur les ailes des idées, dans les espaces vides de l'entendement pur."³³

Lira-t-on dans celle-ci les signes avant-coureurs de la « déconstruction » contemporaine ?

Prise au pied de la lettre, cette condamnation des Idées nous reconduit cependant à une position antéplatonicienne, en l'occurrence au nominalisme étroit d'Antisthène -" Je vois le cheval, je ne vois pas la Caballéité "³⁴- ou, à ce qui n'en est qu'une variante, au relativisme de Protagoras, revendiqué assurément par l'auteur du *Crépuscule des idoles*, mais certainement pas par celui de la *Métaphysique* qui y dénonce la négation de toute science.

" Supposons donc qu'il n'existe rien en dehors des individus : il n'y aura rien d'intelligible, tous les êtres seront sensibles et il n'y aura science d'aucun, à moins d'appeler science la sensation."

Il critique d'ailleurs ces deux doctrines, en des termes proches de ceux utilisés par Platon³⁵.

La protestation péripatéticienne contre la théorie des Idées ne signifie donc nullement l'abandon pur et simple de celle-ci, dont Aristote ne cesse d'ailleurs de se réclamer -" Nous, Platoniciens "- et dont il propose même parfois une version encore plus dualiste :

" Il existe une substance éternelle, immobile et séparée des êtres sensibles."³⁶

Tout au contraire elle doit s'entendre comme un retour à sa véritable inspiration, en deçà de la caricature qu'on en retient souvent, lorsqu'on fige la division entre le sensible et l'intelligible, "sans rien ajouter" ou lorsqu'on conçoit la participation comme une relation entre deux termes extérieurs l'un à l'autre.

Que le platonisme authentique ne se réduise point à cette interprétation naïve ressort du fait que son auteur lui-même avait déjà émis des réserves identiques à l'encontre de celle-ci et usé d'expressions que tous ses détracteurs n'auront plus qu'à recopier.

" Mais est-ce en vain que dans chaque cas nous affirmons qu'il est une réalité intelligible de chaque objet ? celle-ci ne serait-elle rien d'autre qu'un mot ?"³⁷

Dans le *Parménide* ou Des Idées -" l'unique et parfaite théorie du Parménide " (Proclus³⁸), "la pure théorie platonicienne des idées" (Hegel³⁹)-, il montre clairement qu'elle ne répond effectivement pas mieux au problème de la connaissance que le relativisme, alors que la théorie des Idées est pourtant destinée à surmonter les impasses de ce dernier.

³² *Méta.* A. 9. 990 b-991 a, B. 2. 997 b ; cf. égal. *Éth.* N. I. 4.

³³ *op. cit.* Introduction III. p. 62

³⁴ cité par J. Tricot in *Méta.* Δ 29 1024 b 33 ; cf. égal. H. 3

³⁵ *Méta.* B. 4. 999 b ; cf. égal. Γ 5 et Δ 29 et H 3

³⁶ *op. cit.* A. 9. 990 b 9 n.1 et Λ. 7. 1073 a ; cf. égal. *Éth.* N. I. 4. 1096 a 13

³⁷ *Timée* 51 c ; cf. égal. *Philèbe* 15 b

³⁸ *Théologie platonicienne* I. 7.

³⁹ *H.Ph.* Platon p. 450 ; cf. égal. Introd. II. II. p. 56 ; III. II. 2. b) β p. 188 ; *Scepticisme* p. 37 ; *S.L.* Introd. p. 42 et *Phén.* E. Préface fin

Tant que l'on maintient fermement et rigidement la séparation entre choses en soi (idées) et choses sensibles, l'hypothèse des Idées soulève en effet plus de difficultés qu'elle n'en résout et nous confronte en tout cas à " l'immense difficulté " de leur propre connaissance et corrélativement de la possibilité de connaître quoi que ce soit par leur intermédiaire. Car, pour ce faire, il faudrait qu'elles soient " en nous " (dans notre esprit) ou pour nous, immanentes à notre esprit. Or, une fois posées comme " des réalités absolues et en soi ", c'est-à-dire comme des entités transcendantes, elles ne sauraient entretenir aucun rapport avec nous ou avec tout ce qui peut tomber sous notre connaissance et qui se trouve " ici bas parmi nous ". Partant nous pourrions bien appréhender les êtres tels qu'ils nous apparaissent mais jamais l'être en soi, tel qu'il est vraiment, dans son Idée. Dans la terminologie kantienne, on dirait : nous connaîtrions les *phénomènes* mais non les *noumènes*. Notre science ne serait finalement que notre science et jamais la Science en soi ou véritable.

" Il ne se peut donc que, nous du moins, nous ayons connaissance des Idées, d'aucune Idée, puisque à la Science-en-soi nous n'avons point de part (...) Inconnaissable donc sera pour nous, et le Beau-en-soi dans son essence, et le Bien, et tous les attributs que nous concevons, n'est-ce pas ? comme étant des Idées-en-soi."

Seul un être lui-même transcendant, Dieu, pourrait concevoir les Idées et disposerait d'une Science absolue, sauf qu'inversement il ne pourrait saisir avec elle notre monde relatif.

Nous nous trouverions ainsi en présence de deux mondes et/ou sciences sans aucune relation entre eux : l'un, le monde matériel ou pluriel, saisissable mais faux, l'autre, le monde intelligible ou un, vrai mais insaisissable. Et comme celui-ci a pour seule raison d'être de rendre compte de celui-là, et qu'il échoue, sous cette forme du moins, dans sa tâche, rien d'étonnant que l'on soit tenté d'en nier l'existence.

" De là les incertitudes de celui à qui l'on expose cette théorie et les objections qu'il soulève : il dira que ces Idées ne sont point ; et que, à la rigueur fussent-elles, de toute nécessité elles sont pour la nature humaine inconnaissables ; or, de telles allégations ont l'air solide, et, nous le disions il n'y a qu'un instant, c'est étonnant la peine qu'on a à dissuader celui qui les fait !"

Une telle solution est néanmoins intenable dans la mesure où elle nous fait régresser, nous l'avons dit, à la thèse relativiste de Protagoras et ruine le projet philosophique. L'inconséquence de celle-là ayant été déjà soulignée, c'est le statut de celui-ci qui apparaît comme des plus problématiques.

" Comment feras-tu donc, en matière de philosophie ? quel parti prendre, dans l'inconnu sur ces difficultés ? - Il n'en est guère, je crois, que j'aperçoive, du moins quant à présent !"⁴⁰

Ne faudrait-il pas dès lors désespérer de sa possibilité même et considérer la philosophie comme " la science que nous cherchons " (Aristote⁴¹) mais ne trouverons jamais ?

Reste pourtant à emprunter une troisième voie. Ni simple multiplicité (sensible) sans lien, ni pure unité (intelligible) séparée de la pluralité, l'être véritable sera pensé comme un et multiple à la fois, soit comme l'Unité de l'unité et de la multiplicité.

" La grande découverte qu'il nous resterait donc, à ce qu'il semble, à faire maintenant, c'est celle de ce qui participe de l'un et l'autre de ces deux termes : être, non-être, et à quoi la qualification de « sans mélange » ne s'appliquerait correctement, ni par rapport à l'un, ni par rapport à l'autre ;"

On notera certes une différence entre les " spectateurs d'une multiplicité ... amis de l'opinion ... « philodoxes » " dont le discours tombe dans l'incohérence, et ceux de l'unité ", amis de la sagesse ... « philosophes » qui entendent préserver la cohérence de leur propos :

" le genre de la philosophie, c'est de toujours dire pareil !"

Mais on se gardera de marquer une rupture entre les deux : pensée difficile assurément, d'aucuns diront délirante ou divagante, puisqu'elle tente de réconcilier ce qui paraît inconciliable, mais la seule apte à dénouer les dualismes ou impossibilités de tout à l'heure et à ouvrir l'horizon d'un discours cohérent et donc véridique.

" Telle est l'ignorance de la multitude : elle ne sait pas que, faute de cette exploration en tous sens, faute de cette divagation, il est impossible de rencontrer le vrai et d'en avoir la possession intellectuelle."

⁴⁰ *op. cit.* 133 a - 135 c

⁴¹ *Méta.* A. 2. 983 a 22 et K. 1. 1059 a 40

Et c'est tout naturellement à un homonyme d'Aristote et à Théétète, les deux objecteurs de Platon, qu'il appartiendra de faire l'expérience de cette pensée « dialectique ».

Tant en tout cas que l'on n'aura point compris cela, on oscillera en permanence entre un matérialisme (relativisme) imprononçable et un idéalisme (mysticisme) inarticulable ou vide, qui affirme constamment la nécessité de l'Être sans jamais pouvoir dire ce qu'il est. Aussi après avoir contesté " la thèse de Protagoras "-Héraclite, on osera maintenant, fût-ce au risque d'" une sorte de parricide ", " mettre à la question la thèse de Parménide ", en critiquant sa rigide séparation entre l'Être ou l'Un et le Non-être ou le Multiple qui, prise telle quelle, annule toute possibilité de Pensée, celle-ci ne pouvant se comprendre que comme l'articulation (con-ception) et donc l'Unité du multiple, sous peine de se condamner au ressassement stérile d'un seul et unique mot : l'Être soit à l'immobilité.

" Au nom de Zeus ! qu'est-ce à dire ? Nous laisserons-nous facilement persuader que mouvement, vie, âme, pensée ne sont pas authentiquement présents dans ce qui a l'absolue totalité d'existence ; que cela ne vit même pas, ne pense pas non plus ; mais que, au contraire, auguste et saint, il est en plan dans son immobilité ?"⁴²

Parménide lui-même eût-il pu écrire son *Poème, De la Nature*, composé de facto de plusieurs mots, s'il n'y avait aucune commune mesure entre l'unité ou "La Voie de la Vérité" et la multiplicité ou "La Voie de l'Opinion" ? Inversement Héraclite aurait-il rédigé son *Opus*, intitulé également *De la Nature*, si la multiplicité ne convergait vers l'unité, rendant possible un ouvrage signifiant, en lieu et place d'un assemblage hétéroclite de mots sans aucun sens ? Quant à ceux qui, à la suite de Heidegger, ne jurent encore que par l'Être, on se demande comment ils ont fait pour commettre ce qui, il est vrai, ressemble plus à de la poésie de plus ou moins bonne facture qu'à de la prose philosophique. Quoi qu'il en soit de ces derniers, entre le penseur de l'Être (Parménide) et celui du Devenir (Héraclite), il ne saurait y avoir de fossé infranchissable, nonobstant l'interprétation, souvent pertinente par ailleurs, de Kojève dans son *Essai d'une histoire raisonnée de la philosophie païenne*.

En vérité point n'est besoin de critiquer la thèse « idéaliste » de l'extérieur. A l'instar de la vision relativiste qui s'auto détruit, la conception des Idées séparées conduit d'elle-même à son propre dépassement. Quiconque énonce l'existence de deux mondes, c'est-à-dire au-delà du monde apparent (sensible) d'un monde idéal (intelligible), part en fait, mais sans s'en rendre compte, d'une Unité ou d'un Univers qu'il divise en deux parties. Il finit du reste par trahir la co-appartenance de ces deux mondes, faisant de chacun "le monde inversé" (Hegel⁴³) de l'autre : sensible-non sensible, pluriel-un etc. ... "Au Philosophe" il suffit donc d'explicitier cette cor-rélation, toujours déjà présupposée par tous, soit la non séparabilité de l'intelligible (un) et du sensible (multiple) pour comprendre qu'il n'y a qu'un Univers, celui du Discours ou de la Dialectique, dans lequel tout se tient ou communique et/ou se divise et donc demeure Un, tout en étant pluriel, ou plutôt s'unifie dans et par sa multiplication (expression) même. Philosopher revient donc à « com-muniquer » ou « dis-courir » correctement, en tenant ensemble les deux réquisits incontournables de toute parole.

" Or, celui qui est capable de réaliser cela, discerne comme il faut : une nature unique qui s'étend à travers une multiplicité où chaque individu se pose à part, et plusieurs natures distinctes les unes des autres, enveloppées du dehors par une seule ; puis, cette fois encore, une nature unique, rassemblée eu une unité à travers une multiplicité de tels entiers, et une pluralité de natures absolument différenciées, les unes à part des autres. Or, cela aussi bien selon la manière dont les autres peuvent communiquer que selon la manière dont elles ne le peuvent pas, c'est savoir discriminer selon le genre."

⁴² *Rép.* V. 478 de (cf. *Lois* X. 896 d) ; 479d-480 a ; *Gorg.* 482 a ; *Parm.* 136 e (cf. *Tim.* 49 a) et *Soph.* 241 d et 248 e – 249 a

⁴³ *Phén. E.* (A) III. t. 1. p. 130 ; cf. égal. *S. L.* 2^e partie L. II. passim

Faute d'une telle postulation de la communication des genres opposés, nul discours en général, et a fortiori le discours philosophique, ne trouverait sa place, car, en l'absence de celle-là, aucune « com-position » écrite ou parlée ne serait envisageable.

" Parce qu'il n'y a pas de façon plus parfaite d'annihiler tout discours, que de détacher chaque chose de toutes les autres ; car ce qui a chez nous donné naissance au discours, c'est l'entrelacement réciproque des natures génériques."⁴⁴

Et rien ne saurait échapper à ce Discours / Savoir, surtout pas son Principe même, le Bien, qui connote précisément cette Universalité et sature ainsi la théorie des Idées, en réfléchissant leur unité ou l'unité de Tout, les Idées elles-mêmes n'étant rien d'autre que les concepts ou invariants de ce qui est et non des êtres particuliers sis dans un autre monde, hyper-physique.

" Platon a mené à bien ce que Socrate avait commencé. Il ne reconnaît pour l'essentiel que l'universel, l'idée, le bien. Par la présentation de ses idées, Platon a ouvert le monde intellectuel. Celui-ci n'est pas au-delà de la réalité effective, dans le ciel, dans un autre lieu, il est le monde effectivement réel ; comme chez Leucippe, l'idéal est rapproché de la réalité effective, il n'est pas métaphysique. C'est seulement ce qui est l'universel en soi et pour soi qui est l'étant dans le monde. L'essence des idées, c'est la vue <Ansiht> que l'existant sensible n'est pas ce qui est vrai, celui-ci étant seulement l'universel déterminé en soi-même, -que le monde intellectuel est ce qui est digne d'être connu, et d'une façon générale est l'éternel, le divin en et pour soi. Les différences n'ont pas d'être, elles ne sont que passagères. L'absolu de Platon, en tant qu'il est l'un en soi-même et l'identique à soi, est concret en soi-même, il est un mouvement, un retour en soi-même et un être-chez-soi éternel."⁴⁵

Tout en distinguant l'Idée du Bien d'une essence et en la posant "au-delà de l'essence" de chaque être pris en particulier, on se gardera de la situer à l'extérieur du monde des idées. Transcendant chacune des idées considérées une à une, elle est immanente à leur ensemble. Mieux, elle constitue cet ensemble en sa systémativité. Elle est ainsi bien de l'ordre de la Relation et non d'une substance (être ou chose) et témoigne de la communication des genres ou des idées, soit de la nature systématique du Vrai. Aussi lorsque Platon, évoquant le savoir philosophique écrit : " effectivement, ce n'est pas un savoir qui, à l'exemple des autres, puisse aucunement se formuler en propositions ", il faut l'entendre littéralement, en propositions tout court, indépendantes, sans lien nécessaire entre elles, et certainement pas comme une fin de non recevoir à l'endroit de toute articulation discursive qui demeure en tout état de cause le seul mode d'être de l'intelligible, dans sa différence avec le sensible.

" Voilà pourquoi on doit s'exercer à être capable, pour chaque chose, d'en donner et d'en recevoir une justification rationnelle : il n'y a en effet que la parole, à l'exclusion de tout autre moyen, pour donner des réalités incorporelles, qui sont les plus belles et les plus importantes, une représentation précise."⁴⁶

Comment sinon nous eût-il transmis, oralement ou par écrit, peu importe, le moindre enseignement philosophique, à commencer par sa célèbre *Leçon sur le Bien* ?

Sous peine de ne point mériter le nom de « philosophes », ni Aristote ni les Néo-platoniciens n'ont voulu dire autre chose. Et de fait quand le premier traitera à son tour du Bien / Lien dans sa *Métaphysique* ou " Théologie ", il le concevra pareillement comme acte et non comme simple substance : " substance et acte pur ". Identifiant celui-ci à " l'acte de l'intelligence ", il sera amené à récuser l'alternative entre un Bien transcendant ou immanent, au profit d'un Lien, à la fois différent des termes reliés et coextensif pourtant à leur ensemble.

" Il nous faut examiner aussi de laquelle des deux manières que voici la nature du Tout possède le Bien et le Souverain Bien : est-ce comme quelque chose de séparé existant en soi et par soi ? est-ce comme l'ordre même du Tout ? Ne serait-ce pas plutôt des deux manières à la fois comme dans une armée ?"⁴⁷

Il aura ainsi anticipé la fameuse formule hégélienne de la Préface au *Système de la Science* : " saisir et exprimer le vrai non comme *substance* mais tout aussi bien comme *sujet* "⁴⁸.

Quant aux seconds, en dépit de leur terminologie représentative, ils reviendront sur le caractère ineffable ou irrationnel du Bien.

" Car rien n'échappe à la prise de la raison " (Plotin).

⁴⁴ *Sophiste* 253 c, 253 de et 259 e

⁴⁵ Hegel, *H.Ph.*, Platon p. 414 ; cf. égal. *E. II* § 246 add. p. 342 et Husserl *R. L Recherche I* § 31

⁴⁶ *Lettre VII.* 341 c et *Politique* 286 a

⁴⁷ *Méta.* E. 1. 1026 a 19 et A. 7. 1072 a 25, 1072 b 27 et 10. 1075 a 10-12

⁴⁸ cf. Commentaire in *Cours III.* 9. Philosophie II. 3. B.

Et ils saisiront le Vrai au bout du compte en une forme fort proche de Platon.

" Ainsi toutes les choses sont le Premier et ne sont pas le Premier ; (...) Toutes choses sont donc comme une Vie qui s'étend en ligne droite ; chacun des points successifs de la ligne est différent ; mais la ligne entière est continue." (idem⁴⁹)

Reprenant l'image platonicienne de la Lumière, tel moderne, Fichte, la déclarera similairement " *incompréhensible* " par un concept, parce que saisissable uniquement comme le fil conducteur de tous.

" Ainsi donc la pure lumière est pénétrée, comme le centre unique et le principe unique de l'être aussi bien que du concept."⁵⁰
En ce sens, mais sans la connotation négative que donne son auteur à son jugement, il n'est nullement exagéré de conclure :

" La métaphysique est de fond en comble platonique." (Heidegger⁵¹)

Afin d'appréhender plus concrètement cette continuité ou systémativité du Savoir philosophique, aidons-nous de l'exemple encore imagé, mais déjà réfléchi ou schématisé, puisqu'il s'agit d'une figure géométrique, celui d'une ligne.

B. SCHÉMA

Pour mieux cerner l'unité du Savoir, symbolisons ce dernier par une ligne dont le caractère continu offre un bon schème de la continuité même de la Science. Toutes les subdivisions que l'on sera amené à y opérer et qui récapituleront/représenteront les différentes étapes du savoir, depuis son commencement sensible jusqu'au principe intelligible qui réordonne ce dernier, ne doivent donc nullement nous faire perdre de vue qu'elles sont parties intégrantes d'une seule et même ligne ou suite. L'omission de cette clause capitale, elle-même facilitée, il est vrai, par la propriété spatiale du schème ici adopté, contreviendrait en effet totalement à la nature même du Bien ou Lien qui " relie et soutient "⁵² tout.

" Comme donc il veut montrer la procession des êtres à partir de l'Un, procession qui est continue et unifiée, il a comparé cette suite continue à une ligne unique, les termes seconds procédant chaque fois, moyennant ressemblance et cohérence, des termes premiers, sans qu'aucun vide ne sépare les êtres : car cela même n'était pas permis, puisque c'est le Bien qui produit toutes choses et de nouveau les convertit vers lui-même." (Proclus⁵³)

Sans jamais oublier donc que division ne se confond point avec scission, délimitons tout d'abord sur cette ligne "deux segments inégaux" représentatifs chacun des deux genres de l'être : le sensible pour le premier, segment le plus long, contrairement à l'erreur répandue, le sensible étant de l'ordre du multiple, et l'intelligible pour le second, le plus court, celui-ci réduisant précisément la multiplicité de celui-là à l'unité. Puis l'on subdivisera à leur tour chacun des segments "selon le même rapport" en deux sous-segments, car, bien que ceux-là représentent deux domaines distincts, ils n'en symbolisent pas moins un seul et unique esprit.

" Sur ce, prends par exemple une ligne sectionnée en deux parties, qui sont deux segments inégaux ; sectionne à nouveau, selon le même rapport, chacun des deux segments, celui du genre visible comme celui du genre intelligible." Cette seconde (sub)division se fera en fonction à la fois du *type* d'être saisi et de son *mode* d'appréhension ou (re)présentation, celui-ci déterminant et précisant celui-là. C'est en effet notre façon de per ou con-cevoir qui confère à « ce » que l'on per- ou con-çoit son statut d'image (représentation) ou concept plus ou moins « objectif » : clair (« évident ») et fondé.

Ainsi les choses sensibles peuvent se présenter à nous, soit confusément, par l'intermédiaire de leurs " copies " ou images -ce qui est du reste leur première forme d'apparition, car nous ne pouvons voir, au point de départ, et notre corps et les corps environnants, que réfléchis par la

⁴⁹ *Ennéades* III.2.5. et V.2.2.

⁵⁰ *D.S.* 1804 Conf. IV. p. 51

⁵¹ *La fin de la philo. et la tâche de la pensée* in *Qu. IV.* ; cf. égal. *Qu'appelle-t-on penser ?* 2è partie X p. 207

⁵² cf. n. 82

⁵³ *Comm. sur la Rép.* XII^e Dissert. 288. 7-9

médiation d'une image (miroir) ou des représentations (dessins, fables, récits⁵⁴) des autres : les pédagogues (parents ou professeurs)-, soit plus clairement, « en chair et en os », sous la forme de choses « réelles », vivantes ou " fabriquées ".

" Ainsi, eu égard à une relation réciproque de clarté et d'obscurité, tu obtiendras, dans le visible, ton deuxième [premier sous-] segment, les copies : par copies, j'entends premièrement les ombres portées, en second lieu les images réfléchies sur la surface de l'eau ou sur celle de tous les corps qui sont à la fois compacts, lisses et lumineux, avec tout ce qui est constitué de même sorte ... Pose alors l'autre segment auquel ressemble celui-ci, les animaux de notre expérience et, dans son ensemble, tout le genre de ce qui se procréé et de ce qui se fabrique."

En fait ce que nous qualifions de « réel », ce sont toujours des images -comment percevrait-on des choses, en l'absence de celles-là ?- mais des images directes : nos propres images rétiniennes et/ou cérébrales dont les premières sont elles-mêmes la reproduction plus ou moins fidèle ou ressemblante, s'avérant ainsi n'être que des copies de copies ou des images d'images, c'est-à-dire des « re-présentations » au sens propre de ce terme, et qui, par leur proximité avec, voire par leur indistinction des corps, nous donnent l'illusion de se confondre avec la chose/le réel (*res*) même, alors qu'elles n'en sont que des visions possibles.

Et puisque les " copies " sont des interprétations ou des variantes multiples des « choses », elles sont donc plus nombreuses que ces dernières. Le premier [sous-] segment qui les figure sera nécessairement le plus long, contrairement à l'erreur déjà dénoncée, que " l'autre [sous-] segment " qui symbolise lui les êtres « réels », tous deux appartenant néanmoins à la même demi-droite représentative du " genre visible " en général, puisque, outre le fait qu'ils relèvent pareillement du sensible, ils renvoient à des êtres qui sont dans un rapport de (res)semblance. Ces deux sous-segments symbolisent d'autant plus le même genre que l'ordre de leur succession s'inverse, dès lors qu'on les envisage du point de vue logique, et non du seul point de vue chronologique ou temporel, le premier devenant alors le second et réciproquement. Pour percevoir une copie (image d'image), encore faut-il être à même de la reconnaître comme « copie », et donc avoir été déjà confronté à ce dont elle est censée être la copie ou le double, soit à son original (image). Nul ne pourrait identifier la reproduction relative et variable, d'un objet ou d'une lettre, s'il ne connaissait au préalable le modèle commun ou unique du dit objet ou lettre.

" Mais en outre, est-ce que des images des lettres, s'il arrive qu'il s'en produise par réflexion sur la surface de l'eau ou d'un miroir, est-ce que nous les reconnaitrions avant de les avoir connues, et l'un comme l'autre n'appartiennent-ils pas à la même discipline et au même exercice ?"

La « perception » des choses ou des modèles anticipe donc logiquement celle des copies, au titre de leur condition de possibilité, exactement comme la saisie des idées, nous l'avons vu et le reverrons encore, est antérieure à celle des choses, et strictement pour la même raison. Ce double rapport entre image et réel permet de comprendre le double statut de l'Art ou de l'Image esthétique chez Platon, objet à la fois d'attrait et de rejet. Selon que l'on considère celle-ci sous l'angle de la seule représentativité, on la qualifiera de pâle imitation du réel, ou sous l'angle de sa signification, on lui attribuera la valeur d'un modèle idéal dont les êtres réels ne sont qu'une approximation. Voilà pour le domaine ou le genre sensible (esthétique).

Quant à la demi-droite représentative "du genre intelligible" qui, ne l'oublions pas, structure le "genre visible" et précède ainsi rationnellement ce dernier, elle se subdivisera pareillement en deux segments, en fonction du mode même de conceptualisation ou de raisonnement utilisé. Il est en effet deux façons dissemblables d'envisager la logique ou l'articulation discursive. Tout d'abord on peut, réduisant les choses sensibles à quelques formes ou schèmes préalablement définis ou posés/postulés et dont elles seraient en quelque sorte les " copies ", se proposer seulement d'enchaîner de façon cohérente ceux-ci, en analysant les conséquences qui découlent de chacun, pour vérifier leur compatibilité.

" Avoir examiné si les conséquences, qui partent de la position de base dont il s'agit, sont entre elles consonnantes ou dissonnantes."⁵⁵

⁵⁴ cf. *Rép.* II. 377 a sq.

⁵⁵ *Rép.* III. 402 b et *Phédon* 101 d

Il s'agit là d'un savoir nécessairement conditionnel, suspendu qu'il est à la validité des bases ou postulats que l'on se donne, et formel puisqu'il n'y est question que de l'exactitude, de la cohérence ou de la forme du discours, sans égard pour son contenu, fond ou signification.

La première section de l'intelligible correspondra ainsi à la formalisation ou schématisation du réel, soit à une science à la fois hypothétique et formelle de celui-ci.

" Dans une des sections de l'intelligible, l'âme traitant comme des copies les choses qui précédemment étaient celles que l'on imitait, est obligée dans sa recherche de partir d'hypothèses, en route non vers un principe, mais vers une terminaison " Dans la mesure où cette discipline, tout en formalisant le sensible, en en proposant une transcription exacte, garde nécessairement la trace de ce dernier, ses formes ou schèmes ne pouvant en toute rigueur s'appliquer qu'aux choses sensibles ou spatio-temporelles, les seules précisément à pouvoir être « figurables », il n'est nullement étonnant que le segment qui la représente sur la ligne du savoir soit, comme nous allons le voir, égal au second segment du sensible, représentatif des « choses ». Tous deux figurent en effet la spatio-temporalité et relèvent pareillement de l'ordre de la croyance ou postulation et non du savoir authentique. Si donc les « choses » imitent ou sont des copies des schèmes, c'est tout simplement parce que ces derniers sont eux-mêmes des choses simplifiées ; d'où la nécessité du reste de les dépasser, si l'on veut avoir une chance d'accéder à la Science véritable.

L'autre méthode consiste à vouloir remonter des postulations précédemment admises vers leur raison d'être et à rendre ainsi rationnellement compte de, ou plutôt du tout, en déduisant ou induisant cette fois tous les êtres, non de prédonnées quelconques mais d'" un principe anhypothétique ", c'est-à-dire de la seule pensée ou des idées " prises en elles-mêmes ".

" Mais, en revanche, dans l'autre section, avançant de son hypothèse à un principe anhypothétique, l'âme sans même recourir à ces choses que justement dans la première section on traitait comme des copies, poursuit sa recherche à l'aide de natures essentielles, prises en elles-mêmes, et en se mouvant parmi elles."

L'on obtiendra ainsi non plus un savoir formel et limité ou physique, mais un savoir purement intelligible, qui outrepassé le sensible, autant dire une « méta-physique », à l'encontre d'une simple physique ou mathématique. Et puisque cette seconde section de l'intelligible ramène les hypothèses ou schèmes de la première à l'unité de l'Anhypothétique ou de l'Idée, on la représentera par un segment plus petit sur la ligne du savoir. Plus précisément il sera " dans le même rapport " au segment antécédent que celui-ci qu'entretenaient les deux sous-segments du sensible et plus généralement les " deux parties " représentatives chacune de l'intelligible et du sensible, ce rapport étant invariablement celui d'une simplification ou unification.

Pour logique qu'il soit, un tel dépassement du sensible n'en fait pas moins problème : est-il réellement possible ? Des explications complémentaires s'avèrent donc indispensables.

" Le langage que tu tiens, dit-il, je ne le comprends pas pleinement. -Eh bien ! repartis-je, recommençons ! Après les explications que voici, tu comprendras en effet plus aisément."

Sans elles le discours philosophique manquerait de consistance et l'on ne pourrait jamais transformer ce qui n'est au point de départ qu'un amour (*philo*), en savoir effectif (*sophia*) et éviter ainsi que la philosophie demeure toujours une science seulement désirée et donc vaine. Entre *Mathesis* (Science) et *Métaphysique* (Désir), il n'y aurait alors pas lieu de balancer : qui choisirait l'ombre (souhait) pour la proie (savoir constitué) ?

1. *Mathesis*

Et tout d'abord qu'est-ce que ce savoir conditionnel et formel qu'il faudrait outrepasser ? On aura reconnu dans cette façon de procéder " « en partant d'une hypothèse »... un procédé analogue à celui qu'emploient maintes fois les géomètres pour envisager une question "⁵⁶.

⁵⁶ *Ménon* 86 e ; vide égal. Aristote, *Anal. Post.* II. 3. 90 b 33

De quoi et comment parlent les géomètres et généralement les mathématiciens ? Assurément pas de choses concrètes ou réelles mais d'objets ou entités idéaux, tels les figures ou les nombres qu'ils définissent eux-mêmes et dont ils postulent l'existence, sans jamais pouvoir ou vouloir rendre raison de ces définitions et/ou postulations préliminaires. Les tenant pour acquises, ils en déduisent, moyennant certains principes de raisonnement, parmi lesquels le Principe de non-contradiction - " Il est impossible au même sujet de juger en sens contraire sur les mêmes objets dans le même temps." (Platon⁵⁷)-, des théorèmes nécessairement hypothétiques. " Ceux qui travaillent sur la géométrie, sur les calculs, sur tout ce qui est de cet ordre (tu dois, je pense, le savoir), une fois qu'ils ont posé par hypothèse l'existence de l'impair et du pair, celle de figures, celle de trois espèces d'angles, celles d'autres choses encore de même famille selon chaque discipline, procédant à l'égard de ces notions comme à l'égard de choses qu'ils savent ; les maniant pour leur usage comme des hypothèses, ils n'estiment plus avoir à en rendre nulle raison, ni à eux-mêmes, ni à autrui, comme si elles étaient claires pour tout le monde ; puis, les prenant pour point de départ, parcourant dès lors le reste du chemin, ils finissent par atteindre, en restant d'accord avec eux-mêmes, la proposition à l'examen de laquelle ils ont bien pu s'attaquer en partant." La mathématique est ainsi, à bon droit, qualifiée de science hypothético-déductive, et non de science certaine, puisque c'est à partir de *Données*, d'*Éléments* (Euclide) ou d'Axiomes qu'elle déduit ses vérités.

Que la mathématique parte d'idéalités et non de réalités sensibles et soit ainsi, conformément à son étymologie, un savoir (*mathesis*) et non une simple pratique empirique, c'est ce qui ressort de la seule considération de ses objets. Que sont en effet les nombres, même ceux que l'on qualifie de *naturels*, ou les figures, dites pourtant *géo*-métriques (du gr. *gê* : la terre), sinon des conventions ou des fictions théoriques auxquelles ne correspondent aucun corrélat naturel réel ? Nul ne saurait percevoir dans la nature le moindre nombre, à commencer par le 0, symbole de l'absence, et le 1, synonyme de l'être en général, sans autre précision ou qualification. Pas davantage n'y est-on confronté à une quelconque figure, que ce soit le point, forme par définition immatérielle et invisible - " Le point est ce dont la partie est nulle " (Euclide)-, ou la ligne droite, forme non spatiale et donc non représentable, car elle n'a qu'une dimension - " Une ligne est une longueur sans largeur " (idem⁵⁸)-, si ce n'est sous la forme de la ligne imaginaire de l'horizon. Et lorsqu'on croit voir des figures dans le monde, telle la ligne précitée, les cercles tracés dans l'eau par le jet d'une pierre ou les constellations célestes, c'est tout simplement qu'on les y projette, parce qu'ayant déjà « dans sa tête » du tracé géométrique, on le reconnaît même là où il n'existe qu'approximativement.

" Les lignes sensibles ne sont [pas] les lignes dont parle le géomètre (car les sens ne nous donnent ni ligne droite, ni ligne courbe, conforme à la définition) (...) Nous voyons le mathématicien faire porter son étude sur des abstractions; il considère, en effet son objet en faisant abstraction de tous ses caractères sensibles " (Aristote).

Plus, "les figures visibles" que trace le géomètre sont elles-mêmes approximatives/inexactes au regard de l'idéalité ou perfection qu'elles sont censées représenter et qui est de toute façon irréprésentable, la représentation étant astreinte aux conditions du plan ou de l'espace avec ses deux ou trois dimensions. Ce n'est donc point sur ces approximations que raisonne véritablement le géomètre, dont les déductions seraient sinon toutes inexactes.

" Car ce n'est pas de la figure tracée qu'il s'agit dans le raisonnement géométrique " (idem⁵⁹).

Certes les géomètres s'aident bien de figures tracées mais leurs raisonnements portent sur "les figures parfaites" dont celles-là ne sont que "des images".

" Aussi bien, dois-tu savoir encore qu'ils font un autre usage de figures visibles et que, sur ces figures, ils construisent des raisonnements, sans avoir dans l'esprit ces figures elles-mêmes, mais les figures parfaites dont celles-ci sont des images, raisonnant en vue du carré en lui-même, de sa diagonale en elle-même, mais non en vue de la diagonale qu'ils tracent ; et de même pour les autres figures."

Leur science ne se confond pas avec l'art de dits géomètres, en fait des arpenteurs.

⁵⁷ *Rép.* X. 602e ; cf. égal. IV. 436bc et Aristote, *Méta.* Γ 3. 1005b 20-34 et *Org.* IV. 2^{ndes} An. I. 11. 77a 10 et 22

⁵⁸ *Éléments* 1^{er} Livre, Définitions 1 et 2

⁵⁹ *Méta.* B. 2. 998a 1 - K. 3. 1061a 30 et N. 2. 1089 a 25 ; vide égal. Schelling, *S.I.T.* in Essais p. 153

Si tel n'était pas le cas, si l'idée pure, le modèle de la figure, ne précédait point logiquement sa forme tracée, non seulement le raisonnement géométrique manquerait d'exactitude mais nous ne pourrions jamais connaître la moindre figure géométrique, faute d'être capables d'identifier *ce* dont l'image est au juste l'image. Comment reconnaîtrait-on la représentation d'un *point*, *ligne* ou *triangle*, si l'on ne savait déjà ce que leurs notions veulent dire ?

" Ainsi, certes, nous ne pourrions jamais connaître le triangle géométrique par celui que nous voyons tracé sur le papier, si notre esprit d'ailleurs n'en avait eu l'idée." (Descartes⁶⁰)

Et puisque ces idées ou notions ne nous sont nullement données par la nature, il faut bien qu'elles aient été produites par notre esprit antécédemment à leur figuration / représentation. Cette *production* des objets mathématiques est la condition de leur transparence intelligible.

" La raison n'aperçoit que ce qu'elle produit elle-même d'après ses propres plans " (Kant⁶¹).

Nous n'ap-préhendons vraiment que ce que nous nous sommes au préalable pro-posé / duit.

Les figures représentées ne sont donc que des projections, des substituts ou des supports de figures idéales, c'est-à-dire de relations (intelligibles) auxquelles on n'accède que par le raisonnement et non par la représentation. Tout géomètre le sait parfaitement, dès lors que son art consiste à raisonner juste, même sur des figures fausses -et toutes les "figures géométriques", fussent elles "supérieurement dessinées, avec le fini le plus parfait, par Dédale ou par tout autre sculpteur ou peintre" le sont forcément- dès lors donc qu'il traduit les dessins en idées. Et s'il n'en persiste pas moins à tracer des figures, c'est toujours en les traitant " comme des copies ", des index d'autre chose : de " figures absolues " ou conçues.

" Celles qu'ils façonnent et peignent, objets qui produisent des ombres ou qui se réfléchissent à la surface de l'eau, à leur tour sont traitées par eux comme des copies quand ils cherchent à voir les figures absolues, objets dont la vision ne doit être possible pour personne autrement que par le moyen de la pensée."

En dépit de leur étymologie " ridicule ", la géo-métrie (gr. *gê* : terre et *metron* : mesure) et le calcul (lat. *calculus* : caillou), et de manière plus générale, la mathématique dont ceux-ci ne sont somme toute que des branches, relèvent de la « dé-monstration », d'exemplaires intelligibles ou de " paradigmes " et non de la simple « monstration », d'exemples sensibles. Elles forment assurément une question de "théorie", de vue rationnelle ou de « spéculation » : " la géométrie ou ... quelque autre philosophie " et non de " praxis "⁶² : pratique empirique. D'où la possibilité pour un aveugle de naissance de comprendre et pratiquer la géométrie⁶³. La racine du mot mathématique (gr. *mathesis* : apprentissage / savoir) exprime l'essentiel.

" Le terme de mathématique signifie simplement science " (Descartes⁶⁴).

Dans l'usage courant le terme de « mathématique » passe pour synonyme d'incontestable, de scientifique ou de vrai.

Et de fait la mathématique fut non seulement la première des sciences constituées -les dates en témoignent : Thalès et Pythagore, auteurs des premiers théorèmes mathématiques, précèdent historiquement Ptolémée ou Archimède et a fortiori Copernic, Galilée ou Kepler, inventeurs des premières lois astronomiques / physiques mais également la première science, logiquement parlant, la science « originaire », celle qui a rendu possibles les autres sciences, leur fournissant les *Éléments* (Euclide) ou *Principes* (Newton) de leur propre progression. Seule une "composition mathématique" précise -une *Grande Syntaxe mathématique* ou *Almageste* (Ptolémée)- non restreinte néanmoins, comme le fut celle de l'astronome grec lui-même, à la figure indûment privilégiée du cercle, a promu une *Astronomie nouvelle* (Kepler) et vraiment scientifique, c'est-à-dire une théorie qui énonçait de véritables lois ou des relations mathématiques du mouvement de ces astres que l'on a cru errants, les planètes

⁶⁰ *5èmes Rép.* p. 503 ; cf. égal. Malebranche, *E.M.* I. VII. p. 70 et Leibniz, *N.E.* L. IV. chap. I. § 9. pp. 316-317

⁶¹ *C.R.P.* Préface 2nd éd. p. 40 ; cf. égal. *C.F.J.* § 68 p. 201

⁶² *Rép.* VII. 529 e ; *Épinomis* 990 d ; *Théétète* 143 d et *Rép.* VII. 527 ab

⁶³ cf. Le problème de Molyneux in Leibniz, *N.E.* II. IX. § 8 p. 113-116 et Diderot, *Lettre sur les aveugles*

⁶⁴ *Règles* IV. p. 50; cf. égal. A. Comte, *Cours de philo. positive* 3^e Leçon p. 71 et 40^e p. 234

- "nous les appelons des astres errants, des « planètes »", faute simplement d'avoir su calculer correctement leur cours ou révolution.

Comment du reste aurait-on pu obtenir des lois physiques, qui se présentent toutes sous la forme d'équations mathématiques, sans l'existence antécédente justement de celles-ci ? En l'absence du langage mathématique, à commencer par les nombres, aucune « loi » exacte n'eût jamais vu le jour : "tout savoir" a forcément recours au " fait de nombrer et de calculer ". " En vérité, la fonction qui met sa confiance dans la mesure et le calcul est ce qu'il y a de meilleur dans l'âme." C'est là l'unique façon de dépasser le vague de nos impressions premières (sensibles) et, moyennant une mesure universelle, d'avoir " part aux computs naturels dans leur rectitude ". Avec l'aide d'un tel langage, nous pouvons espérer " devenir un être divin ", l'égal de Dieu. Retranchons par contre " la connaissance du nombre " à toutes les disciplines, et n'en subsiste plus la moindre valeur scientifique.

" Si, par exemple, de tous les arts, on retranchait, je suppose celui de nombrer, celui de mesurer et celui de peser, ce qui, de chacun d'eux, subsisterait alors n'aurait, pour bien dire, pas grande valeur."⁶⁵

Ce n'est que grâce à la Mathématique que les différentes sciences se sont constituées et sont devenues *scientifiques*, offrant la possibilité de « sauver les apparences (les phénomènes) »⁶⁶, soit en sauvegarder la rationalité.

Et comme cette vérité paraît s'étendre d'elle-même à toutes les sciences, tous les êtres, outre les objets physiques pouvant être " dénombrés " - " Tout est nombre " (Les Pythagoriciens⁶⁷)-, la Mathématique pourrait se prévaloir du titre de Reine des sciences, celle à laquelle toutes les sciences seraient subordonnées. Son antériorité chronologique trouverait sa justification dans sa précellence ou suprématie logique. Elle représenterait la Science pure, l'unique science, indépendante de tout contenu particulier, au-delà de laquelle il serait vain d'espérer aller - "car ce qui passe la géométrie nous surpasse" (Pascal⁶⁸)-, soit la figure même de la Vérité et réaliserait ainsi le programme philosophique. La conjonction fréquente entre mathématique et philosophie ne serait pas fortuite. Plus qu'un passage obligé pour tout esprit épris de vérité - "Que nul n'entre ici, s'il n'est géomètre !" stipulait l'inscription à l'entrée de l'Académie⁶⁹-, la mathématique s'acquitterait de la tâche des philosophes et en constituerait l'essentiel, avec l'exactitude et la rigueur en prime..

Telle aurait été au demeurant la doctrine ésotérique et véritable de Platon, d'après Aristote : " On avait annoncé une leçon de Platon sur le Bien. Foule d'auditeurs qui espèrent que Platon parlera de ce que les hommes considèrent comme bien : santé, fortune, force, perfection du bonheur en un mot. Mais tous les discours de Platon portent sur la mathématique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie. Et Platon va conclure ; le Bien, c'est l'Un. Paradoxe qui déconcerte l'auditoire : une partie même prit la fuite."⁷⁰ Science suprême ou ultime, la Mathesis devrait se substituer intégralement à la Philosophie qui trahirait son inutilité séparée d'elle. A réclamer plus, la philosophie se condamnerait à un raisonnement formel ou sophistique, sans aucune prise sur le réel. Pour éviter ce danger et accéder à un savoir positif véritable, force serait de suivre l'exemple de " Théodore le géomètre et Théétète " et de se convertir, avant qu'il ne soit trop tard, à la science authentique, au lieu de se complaire dans de vaines querelles « spéculatives ».

"Quant à nous, nous nous sommes plus promptement détaché des raisonnements tout formels, pour nous tourner vers la géométrie."⁷¹

⁶⁵ Lois VII. 821b; Rép. VII. 522c; X. 603a; Timée 47c; Lois VII. 818c; Épinomis 977de et Philèbe 55e

⁶⁶ Simplicius, *De Coelo* 488. 21.; 492. 31 (Heiberg)

⁶⁷ in *Les penseurs grecs avant Socrate* p. 39

⁶⁸ *De l'esprit géométrique*

⁶⁹ cf. Philippon, in *Arist. de anima* II. 3. p. 117, 26-27 Hayduck; cf. égal. Rép. VII. 525a; Lois V. 747b; Descartes, *Règles* IV. p. 49 et Kant, *C.F.J.* § 62 p. 184

⁷⁰ Aristoxène de Tarente, *Éléments harmoniques* 2. 20. 16-31. 3. ; cf. égal. Aristote, *Méta.* A. 9. 992a 30

⁷¹ *Théétète* 143 b et 165 a

Mais peut-on s'arrêter véritablement à cette conclusion qui conduit droit à l'abandon de tout Discours, Science ou Spéculation proprement philosophique / métaphysique, au profit du Calcul mathématique dont nul philosophe digne de ce nom ne s'est pourtant jamais satisfait, prétendant toujours à une Vérité plus haute ? Se seraient-ils tous entièrement fourvoyés ? Certainement pas ! Car si la mathématique était vraiment le modèle de toute rationalité, jamais la Raison (humaine) n'aspirerait à plus qu'à la science du même nom, et pas même à une quelconque interrogation *sur* cette discipline. Or, quelle qu'en soit la substance -fût-elle celle d'une apologie pure du savoir mathématique, au détriment de la philosophie-, l'étude réflexive de la « mathématique » sort du champ strict des démonstrations mathématiques qui ne sont en elles-mêmes nullement concernées par quelque chose comme *la* mathématique.

" Étant donné que même le mathématicien ne se sert des axiomes qu'en les appliquant d'une manière appropriée à son objet, l'étude des principes des mathématiques relèvera aussi de la Philosophie première." (Aristote⁷²)

Dans la mesure où l'on ne se contente plus -et le voudrait-on qu'on ne le pourrait point- de dérouler actuellement des théorèmes mathématiques, dès lors qu'on discute sur l'essence de la science mathématique, on a déjà dépassé celle-ci. Socrate était donc fondé à rétorquer à "Théodore le géomètre" : " Ah ! Théodore, tu aimes bel et bien discuter", ce dont ce dernier conviendra, se comptant parmi "ceux qui ont été nourris dans la philosophie ... nous autres". Tout mathématicien, du moment qu'il parle un tant soit peu de sa pratique, est bien en route vers la « métamathématique » qui, si elle veut échapper à l'inconséquence que nous venons de dénoncer, se doit d'être conçue autrement que comme un simple chapitre de mathématique. Il s'en faut que l'abstraction / l'idéalisation mathématique, représente une idéalité complète. Sa généralité n'est qu'une généralité formelle, son abstraction qu'une abstraction partielle qui s'arrête à la forme d'existence des choses dites réelles ou des objets, uniques êtres pleinement comptables et figurables. Elle part / présuppose des "données réelles" qu'elle re-produit ou schématise mais qu'elle ne « produit » pas, comme le font les artistes.

" (Car ceux-là [les géomètres, les astronomes, les calculateurs ...] font, eux aussi, métier de chasseurs ; ces divers spécialistes ne fabriquent pas en effet, chacun, la représentation figurée qui est leur objet, mais ce sont les données réelles qu'ils soumettent à leurs investigations) " ⁷³.

Plutôt que de rendre compte rationnellement du monde réel, les mathématiciens en admettent parfaitement l'être, lui donnant simplement une forme exacte. De l'empirisme ils partagent le présupposé de l'existence sensible, auquel ils voudraient conformer toute la réalité.

Bien comprise, la mathesis ne saurait être confondue avec la Science ou le Savoir absolu, censé lui ne rien présupposer mais tout justifier / rationaliser. Elle n'est qu'une science : la science des objets, soit une physique, et plus précisément une physique abstraite, par contraste avec la physique concrète ou proprement dite, puisqu'elle ne s'occupe pas du contenu même des phénomènes mais seulement de leur forme.

" En effet les Mathématiques s'occupent seulement des formes : elles ne portent pas sur un substrat " (Aristote).

" Toutes les vérités mathématiques qui ne regardent que les nombres et les figures " (Descartes).

" Ces connaissances ne concernent que la forme des objets, considérés comme phénomènes " (Kant)⁷⁴.

D'où son extrême précision / exactitude mais et en même temps son formalisme ou sa plus totale pauvreté. Sur le contenu/ fond : la structure interne ou la substance du réel dont il traite, " le mathématicien est muet " (Pfaff). Son œuvre se limite à en formaliser la configuration ou la structure externe (la surface), à l'aide d'un symbolisme opératoire : figure, nombre, mesure.

Bref, s'il répond bien à la question du comment, il ne souffle mot sur le pourquoi. Savoir conditionnel et formel à la fois, la mathématique analyse la contexture des choses mais n'en saisit / synthétise nullement l'*être*, se situant en quelque sorte en deçà de l'intuition même.

⁷² *Méta.* K. 4. 1061b 17; cf. égal. *Γ.* 3. 1005a 21

⁷³ *Théétète* 143 b ; 161 a ; 172 c ; 173 c et *Euthydème* 290 c ; cf. égal. Leibniz, *D.M.* XII

⁷⁴ Aristote, *Org. 2^{nds} Anal.* I.13.79a7; Descartes, *Méd.* 5^e p. 312 et Kant, *C.R.P. Log.* tr. chap. II. 2^e sec. p. 163

" Ce n'est pas de telles non-réalités effectives constituées comme les choses mathématiques que s'embarrassent l'intuition sensible ou la philosophie." (Hegel⁷⁵)

Si l'on ne se fiait qu'aux catégories mathématiques, la physique n'aurait pas de raison d'être, car, bien que celle-ci dépende de celles-là, elle ne s'y résume pas et requiert des principes métamathématiques ou métaphysiques, sans lesquels elle serait différente voire inintelligible.

" Si les règles mécaniques dépendaient de la seule géométrie sans la métaphysique, les phénomènes seraient tout autres."

(Leibniz⁷⁶)

Quoiqu'il en soit néanmoins du statut comparé de ces sciences, toutes deux reposent sur le même préjugé « réaliste » qui consiste à n'accepter comme vrai que ce qui a la forme de la chose ou de l'entité matérielle. C'est pourquoi il est préférable d'user du terme de « schèmes », plutôt que celui d'idées, pour désigner les notions mathématiques et de ne point s'écarter trop des suggestions de l'étymologie qui, pour ridicules qu'elles soient prises au pied de la lettre -le calcul n'étant pas affaire de cailloux et la géo-métrie n'étudiant pas la terre-, n'en rappellent pas moins justement l'attache que la mathématique conserve avec l'empirie. Tout en figurant la mathématique " dans une des sections de l'intelligible ", le Philosophe en souligne la connivence avec le sensible, la représentant sur la ligne du savoir par un segment strictement égal à celui qui symbolise les choses ou les êtres dans le " genre visible ". Le raisonnement du mathématicien ne transgresse d'ailleurs guère le caractère hypothétique des théories physiques. Car si ses définitions premières ne se réduisent pas à des descriptions, elles n'en reposent pas moins sur des *axiomes*, soit des estimations ou jugements qu'il ne saurait dériver mais qu'il est obligé de poser comme base de toutes les propositions ultérieures qu'il en tirera et qui garderont forcément la trace de cette provenance peu logique. Ainsi définir, comme nous l'avons fait plus haut avec Euclide, le point comme "ce dont la partie est nulle", c'est pré-sup-poser un rapport négatif entre le point et l'espace, en postulant la nature continue ou divisible de celui-ci et la propriété discontinue ou indivisible de celui-là, sans jamais véritablement justifier ni l'une ni l'autre.

Partant la mathématique va de prémisses/principes préalablement postulés, des « axiomes », vers des conclusions ou conséquences elles démontrées, appelées « théorèmes », puisqu'ils sont les seuls objets d'« étude » -comme l'énonce leur signification étymologique- proprement dits du mathématicien qui ne réfléchit jamais ou ne revient point sur les axiomes, les considérant, malgré lui, comme définitivement acquis. Aussi le mathématicien raisonne « ex suppositione » : "en partant d'une hypothèse" et non «absolument» ou réflexivement.

" Ainsi donc, tandis que je disais intelligible cette façon de penser, d'un autre côté je disais que, pour y conduire sa recherche, l'âme est contrainte de recourir aux hypothèses, de ne point aller vers le principe, en tant qu'elle est impuissante à dépasser le niveau des hypothèses, et traitant en copies ces objets, qui sont à leur tour copiés par ce qui vient au-dessus d'eux, les objets dont je parle ayant par rapport aux dites imitations, obtenu dans notre sectionnement le nom de réalités évidentes."

Et sa discipline mérite pleinement sa qualification de science hypothético-déductive, vu que les dits axiomes dont il déduit toutes ses (autres) propositions, demeurent toujours des hypothèses dont la validité n'est elle-même jamais interrogée mais seulement admise.

Première science certes dans l'ordre chronologique, voire la plus «belle»/rigoureuse d'entre les sciences positives, mais certainement pas Science première / universelle, la Mathesis ne forme que " le prélude de l'air même " et nullement sa substance: " une vraie science ". A l'instar de la physique, même si c'est sur un mode plus cohérent, elle demeure un savoir conjectural ou hypothétique qui, tout en ordonnant méthodiquement les apparences, n'en dévoile pas le Sens ultime. En cela elle ressemble bien au rêve qui, bien qu'il présente un scénario plausible, n'en révèle jamais directement lui-même la signification.

⁷⁵ Lettre à Hegel 1812 in Correspondance n° 203 I. p. 359 et *Phén. E.* Préface I. p. 38

⁷⁶ *Discours de Métaphysique* XXI.

" La géométrie avec les disciplines qui en sont les suites, nous voyons quelle image de rêve ils se font du réel, et qu'il leur est impossible d'en avoir une vision de veille, aussi longtemps que les hypothèses dont ils se servent, ils les laissent sans y toucher, faute d'être capables de les justifier ; quand en effet le commencement est une proposition dont on n'a point le savoir, quand la fin et les propositions intermédiaires se sont liées ensemble à partir de ce dont on n'a point le savoir, quel moyen y a-t-il de faire une vraie science avec un pareil système de propositions qui s'accordent ?"⁷⁷

Vouloir reconstruire l'intégralité du Savoir sur une telle base ne conduirait qu'à édifier un bâtiment fragile : sans fondements, et vide : sans substance.

" Le géomètre, en suivant sa méthode dans la philosophie, ne construirait que des châteaux de cartes " (Kant⁷⁸).

Si l'on veut réellement (re)fonder " une vraie science " *de* ou plutôt *du* tout qui, elle remonterait jusqu'à la source même des objets, c'est-à-dire au « Su-jet » -du lat. *sub-jectum* : ce qui est jeté/placé dessous et non devant ou à la surface, comme le sont les ob-jets- force est de dépasser les catégories et le raisonnement mathématiques. Et que l'on ne dise pas un tel dépassement impossible ; il est inscrit dans l'« incomplétude » même de cette science. Comment prouverait-on d'ailleurs celle-là, si l'on n'était pas excentré par rapport à elle ? Quiconque perçoit les limites de la mathématique, les a déjà outrepassées et se trouve en route vers des " sciences un peu plus élevées " (Descartes⁷⁹) ; il a en effet compris "ses limites et donc la nécessité d'un autre savoir" (Hegel⁸⁰) que nous appellerons méta-mathématique ou, vu que la mathématique s'est avérée être une physique pure, méta-physique.

2. Métaphysique

Premier degré de la Science, la Mathématique part des choses et, malgré la simplification qu'elle leur fait subir, s'y arrête, ses axiomes (évidences ou vérités premières) ne remettant pas fondamentalement en cause leur mode d'existence matériel, le tenant pour indiscutable. Elle laisse ainsi place à un autre type d'interrogation: le questionnement métamathématique/ métaphysique ou philosophique. Prenant appui sur les axiomes ou hypothèses, la Philosophie s'efforcera de transcender ceux-ci, en s'élançant jusqu'à l'Absolu ou l'Anhypothétique : la racine ou la source de toutes choses -*De l'origine radicale des choses* (Leibniz)- et d'en déduire toutes les vérités possibles, exposées cette fois rationnellement, rapportées qu'elles seront à leur fondement véritable.

Une telle méthode ne recourra aux hypothèses que de manière préliminaire ou (provisoire), son but n'étant pas d'imaginer un modèle possible pour un ensemble de faits ou phénomènes, ce rôle échoit à la physique (mathématique) mais d'interroger/penser l'essence ou l'« uni-vers » dont, notons le bien, tout phénomène n'est somme toute qu'un sous-ensemble.

" Eh bien! comprends-moi encore quand je parle de l'autre section de l'intelligible, celle qu'atteint le raisonnement tout seul, par la vertu de la dialectique, sans employer les hypothèses comme si elles étaient des principes, mais comme ce qu'elles sont en effet, savoir des points d'appui pour s'élaner en avant; afin que, en allant dans la direction du principe universel jusqu'à ce qui est anhypothétique, le raisonnement, une fois ce principe atteint par lui, s'attachant à suivre tout ce qui suit de ce principe suprême, descende ainsi inversement vers une terminaison sans recourir à rien absolument qui soit sensible, mais aux natures essentielles toutes seules, en passant par elles pour aller vers elles, et c'est sur des natures essentielles qu'il vient terminer sa démarche."

Seule elle transformera l'opinion en savoir et nous intro-duira à la Philosophie ou Science. C'est dire le caractère crucial / déterminant et par là même éminemment complexe ou problématique de la « dialectique ».

" Je comprends, dit-il (à la vérité pas complètement, car c'est à mon avis d'un grand ouvrage que tu parles !)"

Au total la ligne du savoir comporte quatre/cinq "facteurs indispensables de la connaissance", -si on compte parmi eux "l'objet précisément de la connaissance et ce qu'il est véritablement"- soit " le nom ... la définition ... l'image représentée ... la connaissance "⁸¹ et l'objet lui-même.

⁷⁷ *Mén.* 86e ; *Rép.* VII 531d et 533bc ; cf. Aristote, *Phys.* II. 9. 200a17 et Husserl, *I.L.T.C.* S. II. chap. V § 31 b)

⁷⁸ *C.R.P.* Méthod. transc. chap. I. 1^{ère} sec. p. 555

⁷⁹ *Règles* IV. p. 51

⁸⁰ *Phén. E.* Préface I. p. 39

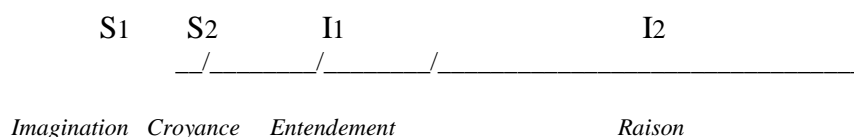
⁸¹ *Lettre* VII. 342ab ; cf. égal. Descartes *Principes* Lettre-Préface p. 560

A ces différents états correspondent quatre/cinq degrés ou facultés : l'imagination, la croyance, l'entendement, la raison et la vérité, que l'on classera dans un ordre progressif de certitude.

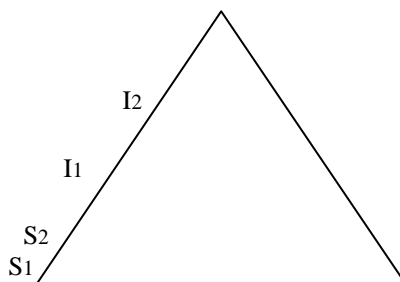
" Admets en outre qu'à mes quatre sections corresponde l'existence, dans l'âme, de quatre états : « **intellection** » pour la section supérieure ; « **discursivité** » pour la seconde ; à la troisième, attribue le nom de « **créance** », et à la dernière, celui de « **simulation** ». Ordonne-les ensuite suivant une proportion, en te disant que le degré de possibilité, pour les sections, de participer à la vérité est le même que, pour les états correspondants de l'âme, de participer à la certitude."

Selon que l'on privilégie la modalité du savoir ou son objet, les segments de la ligne seront croissants : du moins au plus certain ; ou, au contraire, décroissants : du multiple à l'un.

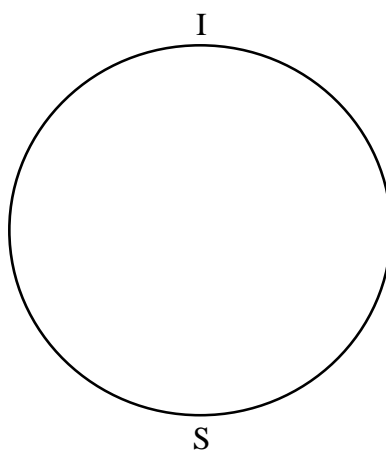
Mais, quelle que soit la figure retenue, le sectionnement de la ligne devra respecter la proportion suivante : Sensible / Intelligible = $S_1 / S_2 = I_1 / I_2$. D'où il suit nécessairement que I_1 (la 1^{ère} section de l'Intelligible) = S_2 (la 2^{ème} section du sensible) : la mathématique reste ancrée dans le sensible dont elle conserve la « spatialité » ; son mode de raisonnement s'avère ainsi " quelque chose d'intermédiaire entre l'opinion et la pure intellection ". Seule la seconde section de l'Intelligible (I_2), récusant complètement la postulation sensible, reconduit les êtres empiriques à leur fondement intelligible. Provisoirement, car il ne s'agit que d'une fausse alternative imposée par les contraintes de la figuration, proposons le dessin usuel.



Ou plutôt, et pour tenir compte du double mouvement de la réflexion philosophique, l'on schématisera la connaissance par un triangle :



Et, encore mieux, par un cercle qui symbolise le « retour » du Savoir sur lui-même.



Mais ce qui importe surtout c'est d'appréhender correctement ce schéma et d'en concevoir justement le *premier* / dernier segment, figurant l'intellection ou la méthode dialectique qui est la condition même de l'accomplissement du projet philosophique et, en tant que telle, sa *partie* à la fois la plus difficile et la plus nécessaire.

" Ce que j'appelle le plus difficile dans la philosophie, c'est ce qui concerne le dialogue [la dialectique] (...) Telle est l'ignorance de la multitude : elle ne sait pas que, faute de cette exploration en tous sens, faute de cette divagation, il est impossible de rencontrer le vrai et d'en avoir la possession intellectuelle."

A Platon d'ailleurs " maintes fois déjà elle ... a échappé ", au point qu'il a failli désespérer de jamais pouvoir dire " ce que peut être le bien en lui-même (...) dans sa vérité " et se réfugier dans le silence de l'intuition, en récusant parfois " l'instrument impuissant qu'est le langage ". Ne serait-ce pas la véritable raison pour laquelle il n'aurait point divulgué / écrit *Le Philosophe*⁸², " l'œuvre purement philosophique (dogmatique) ... qui est citée par Aristote sous le titre « De la Philosophie » ou « Des Idées » " (Hegel⁸³) ?

L'on ne se satisfera pourtant en aucun cas d'une telle solution, proprement inadmissible pour " aucun Grec ", car elle relève de la croyance barbare selon laquelle " il ne faut jamais, quand on est mortel, se mêler de parler de ce qui est divin ". Pour un Grec en effet rien ne saurait "au contraire" échapper aux prises de la Raison, pour autant du moins qu'elle soit méthodiquement conduite, car " dans le Divin, jamais n'existe ni déraison, sans doute ignorance à l'égard de l'humaine nature ". Aussi quelle que soit la difficulté ou la grandeur de l'ouvrage, on ne se soustraira point à l'obligation de saisir " **par la pratique du dialogue, sans recourir à aucun des sens ... par la seule intellection le Bien dans la propriété de son essence** ", sous peine de rester rivé à " l'ordre de l'opinion " et de passer " la vie à rêvasser et à sommeiller ". Or c'est ce que le philosophe a toujours voulu éviter : il a donc fini par déterminer "la démarche de la méthode dialectique" et corrélativement par " définir la nature du Bien " ou de l'Un(ité) (du Savoir) tout au long de son œuvre, particulièrement dans le Livre VII de la *République*. Et cette entreprise, il l'a élaborée sous une double forme : de façon métaphorique d'abord, dans l'*allégorie de la Caverne* qui nous offre une figuration animée de la ligne du Savoir, sorte d'image du Bien, lui-même déjà imagé par "le Soleil", comme il se doit dans l'ordre chronologique d'une initiation ; ensuite et surtout, de façon spéculative, dans l'interprétation qu'il propose de sa mise en scène, et enfin dans l'exposition des sciences qu'il en déduit, véritable plan de toute sa philosophie qui culminera dans l'exposé encyclopédique du *Timée*, "le sommet de toute la philosophie"⁸⁴. Après la comparaison astronomique et le schéma géométrique et avant le retour à l'intellection, passons donc par l'image ou la représentation.

C. IMAGE

Pour nous faciliter la tâche, appuyons-nous, une nouvelle fois, sur une image-représentation, plus dynamique néanmoins que le schème de la ligne et dans laquelle figurera la métaphore déjà utilisée du Soleil, soit l'*Allégorie de la Caverne*, destinée à illustrer le processus éducatif ou " la condition de notre propre naturel sous le rapport de la culture ou de l'inculture ".

" C'est une vaste allégorie, qui est remarquable et pleine d'éclat." (Hegel⁸⁵)

Inspirée directement du théâtre d'ombres et de marionnettes, fort prisés à Athènes, et anticipant étonnamment notre moderne cinématographe voire la télévision, cette fiction puise également ses sources dans la littérature, tant chez Homère avec son tableau de l'" Hadès ", le séjour des morts, que chez Eschyle qui écrivait à propos des mortels :

⁸² *Rép.* VI. 498a - *Parménide* 136e ; *Philèbe* 16b ; *Rép.* VI. 506a-VII. 533a ; *Lettre* VII. 342e et *Sophiste* 217a

⁸³ *H.Ph.* Platon p. 397

⁸⁴ *Epinomis* 988a ; *Rép.* VII. 532a ; 534c ; 533c ; 534b et *Timée* 20a

⁸⁵ *H.Ph.* Platon pp. 411-412 ; cf. égal. Cassirer, *S.F.* chap. 4. III. p. 158 et M. Weber, *M.V.S.* 3. in *S.P.* pp. 71-72

" Autrefois ils voyaient sans voir, écoutaient sans entendre, et semblables aux formes des songes, ils brouillaient tout au hasard tout le long de leur vie ... ils vivaient enfouis comme les fourmis agiles au fond d'antres sans soleil."⁸⁶

L'Art bien compris consonne ainsi avec ou plutôt symbolise la Connaissance et/ou la Vérité. D'autres philosophes fileront ou userons plus ou moins heureusement de la métaphore platonicienne⁸⁷. Mais quelle est au juste la teneur de celle-ci ?

a. Représentation

Rappelons l'étrange scénographie et la curieuse dramaturgie imaginées par Platon.

" **Après quoi, repris-je, figure-toi, en comparaison avec une situation telle que celle-ci, la condition de notre propre naturel sous le rapport de la culture ou de l'inculture. Représente-toi donc des hommes qui vivent dans une sorte de demeure souterraine en forme de caverne, possédant, tout le long de la caverne, une entrée qui s'ouvre largement du côté du jour ; à l'intérieur de cette demeure, ils sont, depuis leur enfance, enchaînés par les jambes et par le cou, en sorte qu'ils restent à la même place, ne voient que ce qui est en avant d'eux, incapables d'autre part, en raison de la chaîne qui tient leur tête, de tourner celle-ci circulairement. Quant à la lumière, elle leur vient d'un feu qui brûle en arrière d'eux, vers le haut et loin. Or, entre ce feu et les prisonniers, imagine la montée d'une route, au travers de laquelle il faut te représenter qu'on a élevé un petit mur qui la barre, pareil à la cloison que les montreurs de marionnettes, placent devant les hommes qui manient celles-ci et au dessus de laquelle ils présentent ces marionnettes aux regards du public. Je vois, dit-il.- Alors, le long de ce petit mur, vois des hommes qui portent, dépassant le mur, toutes sortes d'objets fabriqués, des statues, ou encore des animaux en pierre, en bois, façonnés en toute sorte de matière ; de ceux qui le longent en les portant, il y en a vraisemblablement, qui parlent, il y en a qui se taisent. -Tu fais là, dit-il, une étrange description et tes prisonniers sont étranges."**

L'étrangeté même de la description provient de sa nature imaginaire, comparable à celle d'"un roman". Nul n'a en effet jamais vu des humains habiter de la sorte. Seulement une fiction, pour irréaliste ou mensongère qu'elle soit, n'est point pour autant dénuée de sens, comme le montrent les " contes que nous disons aux petits enfants ". Bien au contraire c'est nécessairement dans l'écart par rapport au réel ou à la représentation réaliste que surgit à la fois le « beau », qui ne serait autrement qu'une pâle copie des faits, et le « vrai » ou le *véridique*, qu'on n'assimilera pas à une image, fût-elle exacte, de la réalité qui, par définition, ne nous *dit* rien sur et d'elle-même. La Cité idéale construite par la *République* ne se nomme-t-elle pas *Callipolis* : Cité de beauté ? Et à propos d'une autre de ses fables/inventions, celle de l'Atlantide, qui vérifie historiquement la première, Platon nous avertira pareillement :

" C'est un récit fort étrange, et cependant absolument vrai ".

Entre l'Art, bien compris, et la Philosophie il n'y a nul hiatus.

Dans le cas présent, il s'agit de se représenter notre condition native (première) face à la connaissance (science). Or il est patent qu'ignorants de tout -savants nous n'aurions rien à apprendre-, nous vivons dans l'obscurité, ou plutôt la « pénombre », " une sorte de jour nocturne "⁸⁸, comme le précisera plus tard l'auteur, constituée par une double source de lumière, la large ouverture " **du côté du jour** " et " **un feu qui brûle en arrière** " -faute de la moindre lueur, nous ne pourrions jamais commencer à appréhender quoi que ce soit, plongés que nous serions dans le noir complet. Et par quoi débutons nous notre apprentissage sinon par le perce-voir et les images/ombres que celui-ci nous procure soit, comme nous le savons déjà, par les sens ou l'expérience sensible. Les objets, qui sont de toute façon la plupart du temps artificiels ou fabriqués, ne nous sont perceptibles (reconnaissables et représentables) que grâce aux représentations (dessins, explications / théories / récits) des autres, les pédagogues (parents, professeurs, société). Aussi ce que nous appréhendons, au départ, ce sont des images (ombres) d'autres images (artifices), parlées ou peintes, produites par des tiers –" il y en a ... qui parlent, il y en a qui se taisent " - que nous prenons pourtant pour la réalité ou vérité même.

⁸⁶ Homère, in *Rép.* VII. 534d et Eschyle, *Prom. ench.* 445 sq. ; cf. *Livre Morts Anc. Égypt.* IV *Voy^{8e} Mde souter.*

⁸⁷ cf. Aristote, *Sur la Philosophie* in Cicéron, *De nat. Dieux* II. 3 et Leibniz, *Drôle de Pensée touchant une n^{elle} sorte DE REPRÉSENTATIONS* (1675) ; Schelling, *Système Philo g^{ale}* II. C. 1. c. β. aa. § 291 R. et Schopenhauer, *M.V.R.* III. 31. ; 36. ; 50 ; IV. App. *Critique philo. kantienne*

⁸⁸ *Rép.* II. 376d - 377a ; VII. 527c ; *Timée* 20d et *Rép.* VII. 521c

Condamnés, tout comme nous, à ne percevoir initialement du monde que des « projections » subjectives, les prisonniers de la caverne sont bien nos pareils, d'autant que ce qui vaut pour les choses s'applique à eux-mêmes.

" C'est à nous qu'ils sont pareils ! repartis-je. Peux-tu croire en effet que des hommes dans leur situation, d'abord, aient eu d'eux-mêmes et les uns des autres aucune vision, hormis celle des ombres que le feu fait se projeter sur la paroi de la caverne qui leur fait face ? -Comment en effet l'auraient-ils eu, dit-il, si du moins ils ont condamnés pour la vie à avoir la tête immobile ? -Et, à l'égard des objets portés le long du mur, leur cas n'est-il pas identique ? Évidemment ! -Et maintenant, s'ils étaient à même de converser entre eux, ne croiras-tu pas qu'en nommant ce qu'ils voient ils penseraient nommer les réalités mêmes ? Quand parlerait un de ceux qui passent le long du petit mur, croiras-tu que ces paroles, ils pourraient les juger émanant d'ailleurs que de l'ombre qui passe le long de la paroi ? -Par Zeus ! dit-il, ce n'est pas moi qui le croirai ! -Dès lors, repris-je, les hommes dont telle est la condition ne tiendraient, pour être le vrai, absolument rien d'autre que les ombres projetées par les objets fabriqués. -C'est tout à fait forcé ! dit-il."

Ils n'ont " d'eux-mêmes et les uns des autres aucune vision, hormis celle des ombres ", comme nous ne pouvons nous voir (imager / représenter) nous-mêmes que par la médiation d'une image (miroir / reflet), elle-même commentée ou modelée par notre entourage ou des fictions.

L'analogie avec les spectateurs d'un film, dans une salle obscure, s'impose d'elle-même. P. Valéry parlait déjà à propos de la " grotte " platonicienne de " sa chambre noire naturelle " et un philosophe, A. Badiou, l'a comparée, après d'autres, à " une gigantesque salle de cinéma "⁸⁹. « Cloués » / rivés à leur siège et « fascinés » par le spectacle qui défile devant eux sur l'écran, ces derniers sont pareillement convaincus que les images qu'ils voient et les paroles qu'ils entendent -reproduisant celles gravées ou enregistrées sur la pellicule, déroulée par un projecteur dont émane un faisceau lumineux traversant l'allée centrale, elle-même en déclivité dans les anciennes salles, et qui est *manœuvré* par un opérateur (projectionniste), situé derrière-, forment le réel même. Durant le temps du film (projection), domine chez eux un fort sentiment de réalité (vie effective). Les images (sur l'écran) d'images (de la pellicule), qu'elles concernent des individus humains, des animaux ou des éléments du décor, passent à leurs yeux pour le réel, ce qui est logique, vu qu'ils n'ont ni le désir, ni la possibilité de se retourner, « ensorcelés » qu'ils sont par la projection, au point d'oublier son origine (modèle : scénario) et de s'identifier provisoirement avec les personnages perçus qui équivalent du coup à des " ombres d'eux-mêmes ".

Au-delà de la posture des cinéphiles, c'est bien à notre propre condition à tous que fait songer immédiatement la situation des occupants de la caverne, nous qui « jugeons » de tout, au point de départ, à l'aune de ce que nous « croyons » en voir directement ou de face, c'est-à-dire, et en vérité -rien n'étant immédiatement et de soi-même *distinct*-, en fonction de ce que nous nous sommes habitués, ou mieux « persuadés », à en retenir : con- ou (a)per-cevoir. Ce leurre n'opérant pas sans notre consentement ou nos convictions, nous sommes prisonniers de nous-mêmes, de notre propre " grille de prison " :

" cette grille... est constituée par le désir, en sorte que personne ne contribuerait autant que l'enchaîné lui-même à faire qu'il soit enchaîné ! " Notre liberté éventuelle dépendra donc également et essentiellement de nous.

Ainsi se bâtit en tout cas notre première conception / représentation ou « vision » du monde. L'humanité n'a-t-elle pas longtemps cru / imaginé, pour l'avoir souvent entendu dire, habiter une terre plate, immobile, au centre de l'univers, accordant à celle-ci une prééminence garantie par les (seules) apparences ? Et elle n'aspirait point d'emblée à remettre en cause une représentation aussi arrangeante ou commode, la discuter nécessitant un travail intellectuel et obligeant à dévaloriser / rapetisser notre place matérielle dans le monde.

" Or, nous, ce sont donc ces creux que nous habitons sans nous en douter, et nous figurant de cette terre habiter la surface supérieure : semblables à un homme qui, habitant à moitié du fin fond de la pleine mer, se figurerait habiter la surface de la mer, et, apercevant à travers l'eau le soleil et les autres astres, prendrait la mer pour le réel ; trop paresseux d'ailleurs et trop faible pour être jamais parvenu tout en haut de la mer, ni non plus pour avoir, une fois que du sein de cette mer il aurait émergé, vu, en levant la tête du côté de cette région-ci, à quel degré justement elle est plus pure et plus belle que celle où résident encore ses pareils, pas davantage pour en avoir entendu parler par un autre qui l'aurait vue ! Oui, c'est là,

⁸⁹ Valéry, *Le Retour de Hollande*, 1929 et Badiou, *La République de Platon*, 2012 ; cf. J. Lacan, *Séminaire VIII. Le Transfert* p. 45, 1960 ; J. L. Baudry, *Le Dispositif* in *L'Effet-Cinéma*, 1978 et S. Bonn, *La Caverne : un récit filososophique ?* in coll., *Le Mythe de la Caverne aujourd'hui. Ce que Platon dit de Nous...*, 2015

identiquement, notre condition, à nous aussi : habitant un creux de la terre, nous nous figurons habiter tout en haut de celle-ci ; et c'est l'air que nous appelons ciel, attendu que c'est à travers cet air, qui est ainsi notre ciel, que nous suivons le cours des astres ; identiquement encore notre condition, en ce que, faibles et paresseux, pour cette raison nous sommes incapables de fendre l'air pour en atteindre le terme extrême ; et cependant, si l'on en atteignait le sommet, ou bien que, devenu un être ailé, on se fût envolé, alors on apercevrait en levant la tête, oui, comme ici-bas les poissons, quand ils lèvent la tête hors de la mer, voient les choses d'ici, de même on apercevrait celles de là-haut ; à supposer enfin que notre nature fût capable de soutenir cette contemplation, on reconnaîtrait ainsi que là existent, et le ciel authentique, et l'authentique lumière, et la terre selon la vérité !⁹⁰

Rien ni personne ne l'obligeant à prêter foi à quoi que ce soit, hormis sa propre paresse, l'erreur se double ici d'une faute.

Telle est notre position épistémologique initiale, empiriste ou sensualiste, qui perdure pour partie au long de notre vie : notre enfance y a baigné et nous sommes imprégnés, pour ne pas dire submergés, par ces premiers errements.

" Comme nous avons été enfants avant que d'être hommes, et que nous avons jugé tantôt bien et tantôt mal des choses qui se sont présentées à nos sens lorsque nous n'avions pas encore l'usage entier de notre raison, plusieurs jugements ainsi précipités nous empêchent de parvenir à la connaissance de la vérité " (Descartes).

Elle fait originairement de nous des victimes de l'« é-vidence » et/ou de l'« il-lusion » sensible qui consiste à pré-juger de tout en se fiant à la surface des choses (discours vrai-semblables), et donc des sujets de tromperie constante, y compris sur les choses " les plus naturellement évidentes " (Aristote) ou familières : le monde ambiant.

" Nous sommes arrivés dans cette caverne ouverte [la terre]. Le monde n'est donc que le lieu du malheur." (Empédocle)⁹¹

Cette « croyance » ne saurait cependant perdurer, nul n'étant destiné à rester enfant éternellement. Pour peu en effet que l'un d'entre eux ou nous soit « contraint », ne serait-ce que par la multiplicité des images d'un seul et même modèle, à tourner son regard vers ce dernier, il finira par comprendre que ce qu'il prenait pour le réel / vrai, n'en était qu'une transposition. Étant donné l'effort d'accommodation du « regard » aux nouvelles conditions de lumière, ce dépassement des impressions antécédentes n'ira pas de soi et sera récusé dans un premier temps.

" Envisage donc, repris-je, ce que serait le fait, pour eux, d'être délivrés, d'être guéris de leur déraison, au cas où en vertu de leur nature ces choses leur arrivaient de la façon que voici. Quand l'un de ces hommes aura été délivré et forcé soudainement à se lever, à tourner le cou, à marcher, à regarder du côté de la lumière ; quand, en faisant tout cela, il souffrira ; quand en raison de ses éblouissements, il sera impuissant à regarder lesdits objets, dont autrefois il voyait les ombres quel serait, selon toi, son langage si on lui disait que, tandis qu'autrefois c'étaient des billevesées qu'il voyait, c'est maintenant, dans une bien plus grande proximité du réel et tourné vers de plus réelles et tourné vers de plus réelles réalités, qu'il aura dans le regard une plus grande rectitude ? et, non moins naturellement, si, en lui désignant chacun des objets qui passent le long de la crête du mur, on le forçait de répondre aux questions qu'on lui poserait sur ce qu'est chacun d'eux ? Ne penses-tu pas qu'il serait embarrassé ? qu'il estimerait les choses qu'il voyait autrefois plus vraies que celles qu'on lui désigne maintenant ? Hé oui ! dit-il, beaucoup plus vraies ! -Mais, dis-moi, si on le forçait en outre à porter ses regards du côté de la lumière elle-même, ne penses-tu pas qu'il souffrirait des yeux, que, tournant le dos, il fuirait vers ces autres choses qu'il est capable de regarder ? qu'il leur attribuerait une réalité plus certaine qu'à celles qu'on lui désigne ? -Exact ! dit-il."

Il n'en est pas moins inscrit dans la logique de la représentation : toute *re-présentation* est forcément *re-présentation* de quelque chose et requiert donc un modèle plus originaire qu'elle.

" Toutefois il faut au moins avouer que les choses qui nous sont représentées dans le sommeil, sont comme des tableaux et des peintures, qui ne peuvent être formés qu'à la ressemblance de quelque chose de réel et de véritable " (idem⁹²).

Quiconque se représente quoi que ce soit est condamné tout autant à « halluciner » qu'à se déprendre progressivement du prestige des images ou interprétations primitives et à prendre en considération les « modèles » qu'elles reproduisaient, eux nécessairement " plus réels ". La *reconnaissance* " des images " ne suppose-t-elle pas la *connaissance préalable* de ce dont elles sont les images Certes on ne quitte pas d'emblée le monde ou l'ordre des images/représentations, car si les formes projetées sur la paroi n'étaient que des ombres, leurs modèles prochains ne sont eux-mêmes que d'autres artifices ou artefacts : " toutes sortes d'objets fabriqués, des statues, ou encore des animaux en pierre, en bois, façonnés en toute sorte de matière " « portées » ou suggérées

⁹⁰ Phédon 82 e (cf. égal. Cratyle 428 d) et 109 ce ; cf. égal. Leibniz, *De l'orig. rad. choses* § 13 et *Monad.* § 28

⁹¹ Descartes, *Principes Philo.* 1^{ère} partie article 1. ; Aristote, *Méta.* α 1. 993 b 10 et Empédocle, *Fragment* 120

⁹² *Principes de la philosophie* 1^{ère} partie art. 1. p. 571 et *Méditation* 1^{ère} p. 269 ; cf. égal. *Dioptrique* VI

nécessairement par des pédagogues démagogues (sophistes) eux-mêmes abusés par d'autres rhéteurs antérieurs ; mais on chemine déjà vers une position plus juste.

Pareillement si, pris d'un doute ou désireux de comprendre ce qui se passe, le spectateur d'un film se lève et, en dépit de la séduction que celui-ci exerce sur lui, décide de se retourner vers la cabine de projection, il sera ébloui par la lumière du projecteur et aura du mal à admettre que ce qui l'émouvait tant et le faisait agréablement rêver (scènes sur l'écran) n'étaient que des reflets d'images gravées sur une pellicule (photos) ou autre support, celles-ci étant par là même plus authentiques que ceux-là, nonobstant leur extrême (ridicule) petitesse ; et quand bien même il le concéderait, ce qui ne manquera pas d'arriver, car nul être parlant / questionnant ne saurait se contenter d'un premier et unique sens, il n'en aura pas terminé avec ses découvertes ou surprises, des gravures, même animées -mais on sait qu'il ne s'agit que d'une illusion de mouvement- relevant du registre des copies et non de la réalité / vérité pleine et entière qui demande davantage de recherche pour être saisie. Doué de la faculté de parler, ne se demandait-il pas déjà, de temps à autre, lors de sa première vision, à quoi renvoyaient les scènes imagées qu'il voyait, quelle était la signification des faits, gestes et paroles qu'il « percevait », même s'il se trompait sur l'attribution ou sur l'origine de ces dernières ? Il avait beau être fixé à son fauteuil et envoûté par le film, il n'en interrogeait pas moins déjà parfois la teneur.

On se doit donc, malgré la peine supplémentaire imposée, de dépasser cette première étape, celle des images en général, pour tenter de « voir » "dehors" : « au-delà », « derrière » les reflets, ce qui s'y cache et leur donne sens. Gravissant " la montée d'une route " conduisant "en haut", on sortira de la caverne, du monde clos de la représentation / du spectacle et de ses sortilèges pour faire face aux « originaux » : " aux objets qu'à présent nous disons véritables ". Vu le nouvel effort d'adaptation de l'œil requis par la lumière encore plus intense du jour, le regard ne soutiendra tout d'abord que les images, naturelles cette fois, des choses « réelles » : "ombres", reflets/ "simulacres" sur l'eau⁹³.

Ensuite seulement il pourra contempler les corps réels eux-mêmes, à commencer par les astres la nuit, et, pour finir, le Soleil / Lumière même.

" Or, repris-je, suppose qu'on le tire par force de là où il est, tout au long de la rocailleuse montée, de son escarpement, et qu'on ne le lâche pas avant de l'avoir tiré dehors, à la lumière du soleil, est-ce qu'à ton avis il ne s'affligerait pas, est-ce qu'il ne s'irriterait pas d'être tiré de la sorte ? et est-ce que, une fois venu au jour, les yeux tout remplis de son éclat, il ne serait pas incapable de voir même un seul de ces objets qu'à présent nous disons véritables ? -Il en serait, dit-il, incapable, au moins sur-le-champ ! -Il aurait donc, je crois, besoin d'accoutumance pour arriver à voir les choses d'en haut. Ce sont leurs ombres que d'abord il regarderait le plus aisément, et, après, sur la surface des eaux le simulacre des hommes aussi bien que des autres êtres ; plus tard, ce serait ces êtres eux-mêmes. A partir de ces expériences, il pourrait, pendant la nuit, contempler les corps célestes et le ciel lui-même, fixer du regard la lumière des astres, celle de la lune, plus aisément qu'il ne le ferait, de jour, pour le soleil comme pour la lumière de celui-ci. -Comment n'en serait-il pas ainsi ? -Finalement, ce serait, je pense, le soleil qu'il serait capable dès lors de regarder, non pas réfléchi sur la surface de l'eau, pas davantage l'apparence du soleil en une place où il n'est pas, mais le soleil lui-même dans le lieu qui est le sien ; bref, de le contempler tel qu'il est."

Parvenu au terme de l'ascension, l'individu " libéré " comprend que le « Soleil » est la cause aussi bien de l'existence (vie), de la temporalité (date), que de la perception (représentation) de toutes choses, puisque sans lui rien ne vivrait, n'apparaîtrait à un moment déterminé, ni ne serait visible, tant en plein jour que dans la pénombre de la caverne où, faute de « modèle », aucune « copie » ne surgirait.

"Après quoi, il ferait désormais à son sujet ce raisonnement que, lui qui produit les saisons et les années, lui qui a gouvernement de toutes les choses qui existent dans le lieu visible, il est aussi la cause, en quelque manière, de tout ce que, eux, ils voyaient là-bas."

Quatre ou cinq, si l'on compte à part la vision du soleil, étapes structurent la montée dans et hors la caverne, chacune figurant un degré progressif, supérieur, de l'initiation gnoséologique, depuis la connaissance immédiate ou représentative jusqu'au savoir conceptuel ou rationnel, qui justifie rétroactivement la première.

⁹³ Rép. III. 402 b et vide *Phédon* 99 d ; *Lois* X 897 d

Pour filer jusqu'au bout la métaphore du cinématographe, pointons qu'après la découverte de l'artifice de la projection et en sortant du cinéma, tout aveuglé que l'on soit sur le coup par la lumière du jour, on ne saurait se dispenser, lorsque l'on a retrouvé ses esprits, de s'interroger sur le montage et la provenance des images filmiques, c'est-à-dire sur les acteurs ou les comédiens -qui par définition *jouent* ou font semblant- et le décor qui y figurent tout d'abord, puis sur les caractères / personnages / rôles et la scène qu'ils incarnent ou dont ils ne sont que les représentants (substituts) –D. Diderot et H. von Kleist n'hésitaient pas à assimiler les comédiens de théâtre à des mannequins, des pantins ou des *marionnettes*⁹⁴ ; le tout culminant dans l'examen du script (texte) et/ou du régisseur (metteur en scène) qui est au commencement apparemment de tous les effets cinématographiques. S'agissant de cinéma, un art visuel, il faudra remonter néanmoins jusqu'au livre ou texte littéraire originaire dont le scénario, lui-même élaboré en principe par des écrivains, constitue l'adaptation plus ou moins fidèle et réussie, le sens de toute image passant fatalement par le verbe qui lui assigne ou en définit le contenu essentiel (idéel). Tout cinéphile averti s'obligera à parcourir le chemin qui conduit de l'imaginaire seulement perçu au symbolique véritablement conçu, soit du spectacle visible à sa « lecture » intelligible, seule manière d'en appréhender la signification, au-delà de sa seule jouissance, nul ne pouvant se satisfaire du seul plaisir passif (réceptif) ; ou, si l'on préfère, le plaisir de comprendre légitimant et redoublant le plaisir de voir.

Il en va du «déchiffrage» d'un film, exactement comme de *L'Interprétation du Rêve* (Freud) -le cinématographe est-il d'ailleurs autre chose qu'une fabrique de rêves ? Dans les deux cas, il importe de transcender les images (filmiques/ oniriques) vers le sens (texte) qui les ordonne, soit de transgresser leur «contenu manifeste» vers leur «contenu latent», sous réserve d'entendre correctement ce dernier, c'est-à-dire non point comme un sens caché, celé/ enfoui dans on ne sait quel lieu mystérieux, mais, le plus logiquement du monde, comme la loi/ structure d'ensemble qui organise et rend cohérents les éléments figurant dans le contenu (manifeste). Nulle image en effet ne fait sens d'elle-même et requiert un décryptage ou une interprétation, soit une « contextualisation » précise.

" Le rêve est un rébus, nos prédécesseurs ont commis la faute de vouloir l'interpréter en tant que dessin." (Freud⁹⁵)

Au total l'analyste des rêves ou le critique de cinéma sont tenus de franchir les mêmes étapes que le spectateur « perplexe » de la caverne, la dernière démarche de l'amateur réfléchi ne faisant pas nombre avec l'avant-dernière, celle-là se contentant simplement de souligner le caractère dépendant, non autonome, de l'esthétique cinématographique.

Le trajet du savoir (culture) opère un double " changement " chez le sujet qui l'accomplit : épistémologique, passage de l'illusion au vrai, et éthique, libération des chaînes des semblants. D'où sa légèreté et sa compassion pour ceux qui ne l'ont pas encore suivi.

" Mais quoi ! Ne penses-tu pas que, au souvenir du lieu qu'il habitait d'abord, au souvenir de la sagesse de là-bas et de ses anciens compagnons de prison, il se louerait lui-même du bonheur de ce changement et qu'il aurait pitié d'eux ? - Ah ! je crois bien !"

La première métamorphose commandant assurément la seconde, concentrons-nous sur elle. Elle consiste en une modification du régime de la connaissance : transformation du savoir empirique et conjectural, basé sur l'habitude et la mémoire et ne pouvant donner naissance qu'à des jugements seulement probables, tels que les thématise un empiriste notoire, Hume, en une science purement intellectuelle et certaine, fondée sur des concepts a priori ou des idées, tels que les théoriseront tous les philosophes authentiques.

Partant nulle raison pour celui qui y a accédé d'envier ceux qui n'ont en point franchi le pas et de vouloir retrouver leur sort, en réadoptant leurs critères et valeurs de jugement.

⁹⁴ cf. Diderot, *Paradoxe sur le comédien* et Kleist, *Sur le théâtre de marionnettes*

⁹⁵ *L'interprétation du rêve* chap. VI. p. 242

Bien plutôt il préférera s'adosser aux fondements stables dorénavant acquis.

" Pour ce qui est des honneurs et des éloges que, je suppose, ils échangeaient jadis, de l'octroi de prérogatives à qui aurait la vue la plus fine pour saisir le passage des ombres contre la paroi, la meilleure mémoire de tout ce qui est habituel là-dedans quant aux antécédents, aux conséquents et aux concomitants, le plus de capacité pour tirer de ces observations des conjectures sur ce qui doit arriver, es-tu d'avis que cela ferait envie à cet homme, et qu'il serait jaloux de quiconque aura là-bas conquis honneurs et crédits auprès de ses compagnons ? ou bien, qu'il éprouverait ce que dit Homère et préférerait très fort « vivre, valet de bœufs, en service chez un pauvre fermier » ; qu'il accepterait n'importe quelle épreuve plutôt que de juger comme on juge là-bas ? "

Pourquoi regretterait-il une connaissance dont il sait maintenant qu'elle n'en est pas vraiment une mais une illusion ou opinion qui s'ignore comme telle ?

S'il s'avisait, par " pitié " pour les autres et plus fondamentalement, nous le verrons, parce qu'il ne peut échapper à cet impératif, de redescendre parmi ses anciens compagnons de « captivité », il aura à affronter une difficulté inverse et symétrique à celle qu'il a déjà vaincue : réaccoutumer cette fois son regard à l'obscurité ou à la « pénombre » de la caverne et au « raisonnement » qui y prévaut, sous peine d'être entièrement mécompris et rejeté par eux, comme cela est arrivé précisément à Socrate.

" Voici maintenant quelque chose encore à quoi il te faut réfléchir : suppose un pareil homme redescendu dans la caverne, venant s'asseoir à son même siège, ne serait-ce pas d'obscurité qu'il aurait les yeux tout pleins, lui qui, sur le champ arrive de la lumière ? Hé oui ! ma foi, je crois bien ! dit-il. -Quant à ces ombres de là-bas, s'il lui fallait recommencer à en connaître et à entrer, à leur sujet, en contestation avec les gens qui là-bas n'ont pas cessé d'être enchaînés, cela pendant que son regard est trouble et avant que sa vue y soit faite, si d'autre part on ne lui laissait, pour s'y accoutumer qu'un temps tout à fait court, est-ce qu'il ne prêterait pas à rire ? est-ce qu'on ne dirait pas de lui que, de son ascension vers les hauteurs, il arrive la vue ruinée, et que cela ne vaut pas la peine, de seulement tenter d'aller vers les hauteurs ? et celui qui entreprendrait de les délier, de leur faire gravir la pente, ne croirais-tu pas que, s'ils pouvaient de quelque manière le tenir en leurs mains et le mettre à mort, ils le mettraient à mort, en effet ? "

Le penseur désillusionné qui fréquente parfois les salles obscures souffre du même malaise. Quand, revenu au cinéma et déçu par l'adaptation fort appauvrissante de l'œuvre « littéraire », il tente de faire comprendre aux autres, les habitués du cinématographe ou du spectacle télévisuel, la nature tronquée, partielle et/ou partielle, du sens qu'elle véhicule -ce qui ne signifie nullement sa fausseté intégrale ou radicale-, il passe inévitablement pour un extravagant ou un pédant. Pourtant il est patent que jamais une photo, fût-elle signée par Eisenstein, Bergman, Visconti, pour citer les maîtres du genre, ne sera à la hauteur du mot / signe, dont elle est certes tributaire, mais dont elle ne saurait épouser toute la richesse signifiante ou suggestive, puisqu'elle en fige le processus con-notatif ou systématique (synchronie de la langue). Sans aller jusqu'à sa mise à mort, on le réduira au silence, ne serait-ce qu'en le privant de parole ou de la diffusion de celle-ci, vu la gêne qu'il provoque.

Partant " le destin de Socrate est ... authentiquement tragique " (Hegel), dès lors que sa condamnation à mort est imputable autant à lui-même qu'à ses accusateurs avec lesquels il n'a pas su se réconcilier, en montrant que son discours ne jurait pas complètement avec le leur. A la véritable attitude philosophique de la com-préhension / syn-thèse, il a préféré la posture de l'arrogance, de l'entêtement voire de la présomption, dont il s'est néanmoins au final départi, en acceptant et assumant le verdict⁹⁶. Pour éviter cette extrémité, on opposera au bon sens qui dénigre en permanence la philosophie, traitant ses vérités de "*sophismes*"(idem), la voie *De la Re-connaissance scientifique*⁹⁷. Une juste relecture, conceptuelle, conformément aux réquisits de l'interprétation authentique, de l'allégorie de la caverne qui n'est après tout que l'image dynamique de l'unité du savoir et donc de la théorie de la connaissance, balisera d'elle-même ce chemin ou méthode, que chacun est tenu, bon gré mal gré, d'emprunter, s'il veut « connaître » quoi que ce soit.

⁹⁶ cf. *Apologie de Socrate et Criton*

⁹⁷ *H.Ph.*, Socrate p. 336 et *Phén.E.* Préface I. et IV. pp. 13 et 163

b. Interprétation

La beauté / l'"éclat" (Hegel) de l'image de la caverne et de son action ne doit pas dissimuler son intérêt philosophique ou la signification gnoséologique qu'elle est censée illustrer et qu'elle inclut elle-même, dans sa présentation. Elle « reproduit », en plus animé, les divisions du connaître, à commencer par sa bipartition entre " le genre intelligible " et " le visible ".

" Cette image, mon cher Glaucon, il faut l'appliquer tout entière à ce que nous avons dit auparavant, en assimilant au séjour dans la prison la région qui se présente à nous par l'entremise de la vue, et, d'autre part, la lumière du feu à l'intérieur de la prison à l'action du soleil ; puis, en admettant que la montée vers le haut et la contemplation de ce qu'il y a en haut représentent la route de l'âme pour monter vers le lieu intelligible, tu ne te tromperas pas sur ce qui est l'objet de mon espérance à moi, puisque tu as envie d'en être instruit. Dieu sait sans doute s'il y a chance qu'elle soit fondée !"

Il y a correspondance point par point entre elle et les quatre sections de la ligne : aux copies, objets, schèmes et idées répondent les ombres (projetées), artifices, reflets et êtres; sans compter bien sûr le cinquième élément, le plus important, l'Anhypothétique ou le soleil.

Principe d'intelligibilité universel, le Bien (Lien) -le Soleil dans le langage représentatif- assure la cohérence aussi bien esthétique -sensible (Perception) et intelligible (Art)- éthique (Morale et Politique) que logique (Science) et démontre la profonde Unité du Savoir.

" Voilà en tout cas comment se présente l'évidence de ce qui, à cet égard, est évident pour moi : dans la région du connaissable, tout au bout, la nature du Bien, qu'on a de la peine à voir, mais qui, une fois vue apparaît au raisonnement comme étant en définitive la cause universelle de toute rectitude et de toute beauté ; dans le visible, génératrice de la lumière et du souverain de la lumière, étant elle-même souveraine dans l'intelligible, dispensatrice de vérité et d'intelligence ; à quoi j'ajoutais qu'il faut l'avoir vue si l'on veut agir sagement, soit dans la vie privée, soit dans la vie publique."

Ces trois disciplines ne sont que différentes formes de l'appréhension/ compréhension des liaisons sensibles ou de l'harmonie pour l'Art, des rapports ou du respect des hommes entre eux pour l'Éthique et des relations logiques ou de la cohésion du tout pour la Science.

Qui a compris cette unité a, d'une certaine façon, déjà atteint le fond des choses (l'universel). Mais il court en même temps le danger de ne toucher qu'un fond vide ou un abîme et d'être saisi de " vertige ", s'il s'arrête là et ne fait pas l'effort voire refuse de corrélérer ce fond à ce dont il est le fondement, ce qu'il est censé soutenir : l'ensemble du connaissable, les ombres ou copies incluses (le particulier). Et le risque est grand de voir le penseur ou l'intellectuel se satisfaire d'un tel principe séparé, d'autant que lors de sa conquête, il a perdu de vue ce dont elle était la vérification et qu'il éprouvera les pires difficultés à le reconquérir.

" Eh bien ! allons, repris-je, aie la même opinion sur la question encore que voici, et ne t'émerveille pas que ceux qui en sont venus à ce point ne consentent pas à prendre les intérêts des hommes pour objet de leur activité ! C'est au contraire dans les hauteurs que leurs âmes sont impatientes de toujours séjourner : ce qui est en effet assez plausible, si c'est vraiment ce que, de son côté, comporte l'image qui a été précédemment présentée. -Plausible, assurément, dit-il. -Mais quoi ? y a-t-il, à ton avis, repris-je, de quoi s'émerveiller si, en quittant ces divines contemplations pour en venir à celles qui sont humaines, il fait triste figure et s'il est visiblement ridicule, lorsque, avec sa vue trouble et avant qu'il se soit suffisamment accoutumé à l'obscurité présente, il est contraint, dans les tribunaux ou quelque part ailleurs, de disputer à propos des ombres de la Justice, ou bien à propos des figurines dont ce sont les ombres, c'est-à-dire d'entrer en contestation sur le point de savoir de quelle sorte peut bien être là-dessus la conception des gens qui jamais n'ont vu la Justice en elle-même ?"

Socrate, on l'a dit, n'est pas exempt de ce reproche, particulièrement lors de son procès. Quoiqu'il en soit du destin personnel de " Socrate, ce vieillard que je chérissais et duquel peut-être ne rougirais-je pas de dire qu'il fut le plus juste des hommes de cette époque "⁹⁸, tout penseur authentique se doit d'affronter le péril d'être incompris et surmonter sa tentation d'en rester à une vérité solitaire, par incapacité à la rattacher à ses prémisses et conséquences.

Il a certes le droit de réclamer des autres un minimum d'indulgence ou de patience.

" Mais, repris-je, pour peu qu'on fût intelligent, on se rappellerait qu'il y a deux espèces de trouble pour la vue, et provenant de deux espèces de cause, et de son passage de la lumière à l'obscurité, et de celui de l'obscurité à la lumière. Si l'on admet que cela a lieu identiquement dans le cas aussi de l'âme, alors, quand on verra une âme se troubler et être impuissante à considérer quelque chose, on ne se mettra pas à rires sans réflexion, mais on examinera si c'est le défaut, mais on examinera si c'est le défaut d'accoutumance qui l'obscurcit parce qu'elle vient d'une existence plus lumineuse ; ou bien si,

⁹⁸ *Gorgias* 486 abc ; 522 bc et *Lettre VII*. 324 e

allant d'une ignorance plus grande vers une plus grande luminosité, elle a été remplie d'éblouissement, par l'excès même de la clarté. Dans ces conditions, l'une serait louée, certes, du bonheur de son état, de celui de son existence, tandis qu'on aurait pitié de l'autre ; et, si l'on avait envie de rire d'elle, il y aurait au rire de ce rieur moins de ridicule qu'à celui dont serait l'objet une âme qui vient d'en haut, qui arrive de la lumière. - Ah ! fit-il, je crois bien ! voilà exactement ce qu'il faut dire ! " Encore faut-il que lui-même n'oublie pas l'absolu Devoir de la pensée, énoncé par Spinoza : ne pas "haïr ou railler les sentiments et les actions des hommes plutôt que de les comprendre", ce dont d'autres n'auront pas trop de mal à convenir.

"J'en méprise presque rien... pas même les Mystiques; leurs pensées sont souvent confuses, mais, comme ils se servent ordinairement de belles allégories ou images qui touchent, cela peut servir à rendre les vérités plus acceptables, pourvu qu'on donne un bon sens à ces pensées confuses." (Leibniz⁹⁹)

Qui a accédé au Vrai, se doit de le vérier auprès des autres ; nul ne saurait se contenter d'une Vérité qui ne vaudrait que pour lui et qui ne serait de toute façon pas une vérité authentique, le propre de celle-ci étant d'être attestable / vérifiable par d'autres, tous les autres. L'ascension «en-dehors» de la caverne est inséparable d'une redescente «au-dedans» d'elle.

" Aussi est-ce notre affaire, repris-je, à nous fondateurs d'un État, de contraindre les naturels les meilleurs à s'engager dans la direction de cet objet d'étude qu'auparavant nous avons dit être le plus important, de les contraindre à voir le Bien, à monter la montée dont il était question; et quand, l'ayant montée, ils l'auront vu comme il sied de le voir, notre affaire est de ne pas leur concéder ce qu'on leur concède à présent... -Et qu'est-ce ?- ... le droit, repris-je, de demeurer à cette place, de se refuser à redescendre auprès des prisonniers qui sont là-bas et à prendre leur part des labeurs et des distinctions en crédit chez ces gens-là, quelle que soit la valeur de ces distinctions, plus misérable ou plus digne d'estime."

En matière de science, il n'y a pas de propriété privée.

Et après tout ces apparences / ombres ou représentations auxquelles il dénie toute vérité, ne sont pas des riens mais des connaissances approximatives, dont il est d'ailleurs parti et qui lui ont servi de points d'appui pour remonter jusqu'à à la Vérité. Elles comportent donc nécessairement une part de celle-ci. Au-delà d'un impératif éthique de partage du Savoir, la compréhension rétroactive des illusions s'avère une obligation logique et témoigne de la nature a priori et/ou interne de la Connaissance.

" Ainsi, il faut que, chacun à votre tour vous descendiez à l'endroit où habitent en commun les autres, et que vous partagiez avec eux l'habitude de contempler les images obscures; car, une fois que vous aurez partagé avec eux cette habitude, vous verrez mille fois mieux qu'eux ce qu'on voit là-bas; en présence de chaque simulacre vous reconnaîtrez ce que c'est et de quoi c'est le simulacre, pour avoir vu le vrai dans l'ordre du beau comme du juste et du bon!"

N'anticipons, ne pressentons-nous pas tous, fût-ce sur un mode vague ou onirique la science en général, quelque difficulté que nous éprouvions à l'explicitier ou à en rendre compte, dans un premier temps, lorsque vient le moment de sa démonstration ou théorisation ?

" C'est que chacun de nous a bien des chances de savoir, comme en rêve, toutes choses sans exception, tandis qu'au rebours, il ignore tout, dès qu'il ressemble à quelqu'un d'éveillé."

Et s'il nous faudra certes dépasser cette étape initiale, celle de " l'opinion ", afin d'éviter de passer toute " la vie présente à rêvasser et à sommeiller ", on ne saurait le faire en sautant à pieds joints par dessus elle, mais en la réfléchissant elle-même.

Partant on s'opposera à la thèse sophistique d'hier comme d'aujourd'hui, celle des " montreurs de marionnettes ", " illusionnistes " ou " faiseurs de prestiges (simulacres) ", particulièrement les rhéteurs et les peintres imitatifs. Avec eux les chroniqueurs, éditorialistes, propagandistes, fabricants / producteurs de blockbusters, de films gore, de péplums, de feuilletons, de sagas, de soap operas et d'autres séries télévisées à l'eau de rose ou à visée historique, sans oublier les télévangélistes, nous tendent tous un miroir, sciemment ou non, « déformé » de la réalité, et, sous prétexte qu'ils arrivent à " ensorceler "¹⁰⁰, convaincre / persuader les autres (les foules), prétendent, à l'instar des behavioristes, conditionneurs / manipulateurs, que le savoir est affaire de conditionnement ou d'apprentissage externe.

⁹⁹ Spinoza, *Éth.* III. Préf. p. 412 (cf. égal. IV. L. Sc; p. 532 ; *T.P.* chap. 1er § 4 p. 920 ;

Lettre XXX. sept. 1665 et Leibniz, *Lettre à Bourguet* 3/1/1714, cit. par Nietzsche, *P.D.B.M.* 6è partie 207.

¹⁰⁰ *Rép.* VII. 519 cd et 520 c ; *Pol.* 277 d ; *Rép.* VII. 534 c (cf. Spinoza, *T.R.E.* §§ 64 et 66 et *Éth.* III. Prop. II Sc. p. 419) ; *Gorgias* 449 d-463 d et *Soph.* 234 b - 235 b

Comparant l'esprit à un écran blanc (*tabula rasa*), vierge de toute idée, ils s'imaginent le remplir par projection.

" Nous devons, dis-je, si cela est vrai, nous faire dès lors à ce sujet l'opinion que voici : la culture n'est point ce que certains qui font profession de la donner, disent qu'elle est. Ils prétendent, si je ne me trompe, que dans une âme au-dedans de laquelle n'est pas le savoir, eux, ils l'y déposent, comme si en des yeux aveugles ils déposaient la vision. -C'est effectivement, dit-il, leur prétention !"

Confondant allègrement l'éducation avec l'élevage et la démocratie avec la démagogie, ils se prennent du coup pour des Maîtres (Gourous) ou des Sur-hommes, alors qu'ils ne sont de toute évidence que des êtres ordinaires, à peine plus habiles par moments que d'autres, tirant parfois profit de leur don de persuasion. Ainsi, avant Watson, Helvétius pensait : " Il n'est rien d'impossible à l'éducation : elle fait danser l'ours."¹⁰¹

Or il suffit de réfléchir un tant soit peu l'acte éducatif effectif, pour s'apercevoir que celui-ci ne pourrait pas fonctionner si l'on ne présupposait chez l'éduqué la capacité de comprendre ce qu'on essaye de lui enseigner, soit la faculté de la parole, hors laquelle rien ne se produirait, faute d'être « entendu » ou jugé intéressant. C'est parce qu'ils habitent en contrebas d'" **une entrée qui s'ouvre largement du côté du jour** " et non l'obscurité totale, et qu'" **ils étaient à même de converser entre eux** " que les prisonniers ou nous baignons déjà dans quelque lumière et finissons par nous interroger sur le *sens* de, ou par chercher ce qu'il y a *derrière*, l'image que nous percevons. Cette ouverture originaire au savoir peut bien être provisoirement obscurcie -d'où précisément la nécessité d'une conversion ou éducation- mais jamais annulée ou manipulée.

" Or, repris-je, ce que fait voir justement le présent langage, c'est qu'au-dedans de son âme chacun possède la puissance du savoir, ainsi que l'organe au moyen duquel chacun acquiert l'instruction ; et que, pareil à un regard supposé incapable, autrement qu'avec le corps tout entier d'évoluer de ce qui est obscur vers ce qui est lumineux, de même c'est avec l'âme tout entière que doit s'opérer, à partir de ce qui devient, la conversion de cet organe, jusqu'au moment où il sera enfin capable, dirigé vers le réel, de soutenir la contemplation de ce qu'il y a dans le réel de plus lumineux. Or, c'est cela qu'est, déclarons-nous, le Bien. -N'est-ce pas en effet ce que nous déclarons ? Oui."

Croire le contraire conduit droit à l'illusion pédagogue et/ou propagandiste qui consiste à prendre les humains pour des marionnettes et qui se retourne tôt ou tard contre ses auteurs. Ceux-ci seront en effet tôt ou tard confrontés à la résistance, voire la révolte, d'élèves peu soucieux du savoir qu'on veut leur inculquer, surtout sous cette forme.

Mais si le sujet à éduquer/ instruire est disposé à apprendre, c'est que, d'une certaine façon, il est censé / supposé déjà savoir et ne naît point, contrairement au préjugé empiriste, inscient. D'où tirerions-nous autrement les prémisses ou relations primitives de notre connaissance ? L'apprentissage de la mathématique fournit une illustration idoine de cette pré-acquisition.

" Donc, c'est avant de naître, semble-t-il bien, que, forcément, nous l'avons acquise [la connaissance de l'Égal] ? -Il le semble bien. -Mais puisque, ayant acquis cette connaissance avant de naître, nous la possédions quand nous sommes nés, alors, n'est-ce pas ? et avant de naître, et aussitôt nés, nous connaissions, non pas seulement l'Égal avec le Plus-grand et le Plus-petit, mais encore, sans réserve tout ce qui est du même ordre."

Comment rendre compte sinon de l'« évidence », de la pureté ou de la rigueur de la *Mathesis* ? Et ce qui vaut pour les catégories mathématiques s'applique de plein droit aux concepts esthétiques/ juridiques/ théologiques qui, en l'absence d'une source a priori/ transcendante, manqueraient d'uni-versalité et partant ne pourraient faire l'objet de la moindre discussion.

" Car ce n'est pas plus sur l'Égal que porte à présent notre raisonnement, plutôt que sur le Beau qui n'est que cela, sur le Bon qui n'est que cela, sur le Juste, sur le Saint, et, je le répète, sur tout ce que, sans exception, nous marquons de cette empreinte : « réalité qui n'est que soi » ; aussi bien dans nos interrogations quand nous interrogeons, que dans les réponses quand nous répondons. Par suite nous avons forcément acquis avant de naître la connaissance de toutes ces réalités..."

Tout échange n'implique-t-il pas que les interlocuteurs s'accordent sur un « même » sens des termes du débat, sinon leur « dispute » serait vaine ou vide, se rapportant à des sujets entièrement différents.

Toute acquisition nouvelle requiert en effet des bases a priori sans lesquelles elle se réduirait à un apprentissage par cœur ou une pure imprégnation qui n'instruirait personne véritablement. Du savoir authentique il ne saurait y avoir de genèse empirique ; et ce que nous nommons apprentissage n'est en fait que le dé-veloppement ou l'ex-plicitation de ce que nous

¹⁰¹ *De l'Homme* Sec. IV chap. III ; cf. contra Kant, *Propos de pédagogie*, Introd. p. 1158 in O.ph. III

portions déjà en nous mais à l'état en-veloppé ou im-plicite. Il s'identifie donc à un re-tour du sujet sur ses propres connaissances soit à une re-mémoration ou ré-miniscence.

" Ceux dont nous disons qu'ils « apprennent », ils ne font rien d'autre, ceux-là, que de se « ressouvenir », et ainsi l'instruction serait une remémoration."

La culture / l'instruction se résume finalement à une re-construction ou ré-flexion par le sujet de ses prémisses/pré-supposés : la re-cherche serait ainsi une re-cherche méth-odique et non point un simple tâtonnement à l'aveugle ou une inspiration extérieure miraculeuse.

" chercher et apprendre sont, en leur entier, une remémoration (...) Un raisonnement causal ... voilà ... ce qu'est la réminiscence "

La re-descente dans la caverne ne dit pas autre chose et revient à un procès d'intériorisation ou d'auto-clarification. En ex-pliant aux autres ce que l'on a appris, on objective son propre savoir, le com-prenant mieux soi-même.

La libération ou le "déliement" de l'illusion -parquoi l'on peut définir "l'office de la philosophie"-, tout comme du reste l'assujettissement à celle-ci est autant notre fait que celui d'une intervention externe. D'ailleurs " **des hommes qui portent, dépassant le mur, toutes sortes d'objets fabriqués** " aussi bien que le " **on** " qui délivre le prisonnier et " **le forçait en outre à porter ses regards du côté de la lumière elle-même** " ont été eux-mêmes des « prisonniers » avant de devenir des « manipulateurs » ou des « sauveurs » et ont donc dû se défaire de leurs « chaînes », en comptant sur leurs propres forces. Nulle raison de dénier aux autres hommes la capacité qu'on leur accorde : celle de l'« auto-nomie » ou d'un retour sur soi, quand bien même cela poserait un problème non point de droit mais uniquement de fait.

" Il est impossible pour la foule d'être philosophe ... "102

Loin de ressortir de la fantasmagorie platonicienne, comme on se plaît souvent à l'imaginer, la réminiscence traduit la nature logique/rationnelle/systématique de la connaissance humaine. A ce titre elle sera elle-même reprise par tous les grands, les véritables successeurs de Platon, à commencer par Aristote, qui malgré ses réserves sur " l'argument du *Ménon* ", reprendra sa conclusion et assimilera également la réminiscence au raisonnement.

" Il n'y a pas génération de l'utilisation et de l'acte de la science ... Même l'acquisition initiale du savoir n'est pas génération (...). La remémoration est comme une sorte de syllogisme."

Et il conjointra apprentissage et compréhension : " *apprendre s'appelle comprendre* "103.

Le penseur des *Méditations* qui postule pareillement l'existence antécédente "de certaines semences de vérité qui sont naturellement en nos âmes", d'"idées innées" ou "nées avec moi", en proposera une formulation quasi identique :

" Il ne me semble pas que j'apprenne rien de nouveau, mais plutôt que je me ressouviens de ce que je savais déjà auparavant, c'est-à-dire que j'aperçois des choses qui étaient déjà dans mon esprit, quoique je n'eusse pas encore tourné ma pensée vers elles."

En dépit de ses préjugés anti-platoniciens, il légitimera ainsi la doctrine de la réminiscence.

" Toutes les choses, dont la connaissance est dite mise en nous par la nature, ne sont pas pour cela explicitement connues de nous ; mais seulement elles sont telles que nous les puissions connaître, sans aucune expérience des sens, par les forces de notre propre intelligence (...) C'est pourquoi, selon Platon, Socrate, en interrogeant un enfant sur les éléments de la géométrie, et obtenant ainsi que cet enfant tirât de son propre esprit des vérités qu'il n'avait pas remarquées en lui auparavant, s'efforçait de prouver sa théorie de la réminiscence."104

Un adversaire aussi acharné de Descartes que Pascal ne le contredira pas sur ce point capital :

" Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé."105

Sans le pres-sentiment de ce dont on s'enquiert, aucune quête (amoureuse, religieuse, scientifique) ne pourrait débiter.

Elle forme en tout cas, contrairement aux apparences, la seule hypothèse qui, correctement conçue, soit compatible avec l'épistémologie en général, comme l'a bien noté Leibniz :

" La réminiscence des Platoniciens qui, toute fabuleuse qu'elle est, n'a rien d'incompatible, au moins en partie, avec la raison toute nue (...) pourvu qu'on la prenne bien, qu'on la purge de l'erreur de la préexistence "106.

¹⁰² *Phédon* 75 cd ; 76 a ; *Ménon* 81 d - 98 a ; *Phédon* 84 a ; *Rép.* VI 494 a et vide supra p. 25

¹⁰³ *Anal. Ant.* II. 21. 67 a22 (cf. *Anal. Post.* I. 1. 71 a 30) ; *Phys.* VII. 3. 247 b10 – *P.N.* Mém. et Rém. 2 453 a10 (cf. *Anal. Post.* I. 1. 71 a 1-5 et II. 19. 99b 33) et *É.N.* VI. 11. 1143 a 12

¹⁰⁴ *D.M.* 6è p. p. 170; à *Mersenne* 15/04/1630 p. 933 ; *Méd.* 3è et 5è pp. 287; 310 et *Épître à Voetius* in O. ph. p. 30

¹⁰⁵ *Pensées* 553

¹⁰⁶ *N.E.* Préf. p. 37 - *Discours de métaphysique* art. XXVI.

L'auteur de la *Critique de la Raison pure* l'identifiera même à la Philosophie tout court : "La réminiscence (qui s'appelle la Philosophie)" et parlera d'"une acquisition originaire"¹⁰⁷. Quant au rédacteur de *L'Encyclopédie des sciences philosophiques*, il restituera à la "réminiscence" son plein sens philosophique ou théorique :

" En un premier sens, souvenir <Erinnerung, intériorisation> est une expression inadéquate, quand il signifie reproduire une représentation que l'on a eue dans un autre temps. Mais « souvenir » a aussi un autre sens, donné par l'étymologie -celui de se-rendre-intérieur, de rentrer-en-soi; tel est le sens intellectuel profond, le sens pensant du mot. En ce sens, on peut dire que la connaissance de l'universel n'est rien d'autre qu'un souvenir, un rentrer-en-soi, où de ce qui se montre d'abord d'une manière extérieure et est déterminé comme un divers, nous faisons quelque chose d'intérieur, d'universel, en tant que nous rentrons en nous-mêmes, prenant ainsi conscience de notre intériorité. Toutefois, on ne peut nier que chez Platon l'expression « souvenir » n'ait fréquemment son sens empirique, son sens premier."¹⁰⁸

En matière d'apprentissage on ne peut et doit exiger -et c'est déjà énorme- qu'un " art " ou une « technique » de conversion propre à détourner le regard du sensible vers l'intelligible.

" Donc, repris-je, il doit y avoir de cela même, de cette conversion, art du procédé propre à détourner par la suite l'organe avec le plus d'aisance et d'efficacité ; art non pas de réaliser la vue dans le regard, mais puisqu'il la possède, de lui procurer méthodiquement le résultat dont il s'agit, lorsqu'il n'est pas tourné comme il faut et qu'il ne regarde pas où il devrait."

Un tel "art", en quoi consiste l'é-ducation ou la péda-gogie, n'a cependant rien de mystérieux mais, prenant appui sur ce que les sujets pres-sentent, sans être à même de l'ex-pliciter, les conduira, moyennant un jeu de questions - réponses appropriées, à l'exprimer clairement. Il se réduit donc à la mise à l'épreuve par le dialogue soit à l'ex-ercice ou à la libération -rappelons qu'exercice veut dire sortie (*ex*) du cachot (*arca*)- de la Pensée propre de chacun.

Dans cet exercice, l'autre, l'éducateur / le pédagogue/ l'enseignant ou le professeur ne saurait se prévaloir d'aucun savoir personnel supérieur, qu'il aurait à introduire dans des cervelles vierges, mais il est, et c'est déjà beaucoup, l'inter-locuteur ou le médiateur entre le savoir implicite de ses « élèves » et l'explicitation qu'ils en feront. On comparera dès lors l'enseignement à un accouchement spirituel : une « maïeutique ».

" Ainsi donc je ne suis précisément savant en rien ; chez moi il ne s'est fait non plus aucune découverte, de nature à être un rejeton de mon âme à moi. D'autre part, ceux qui me fréquentent donnent, pour commencer, l'impression d'être ignorants, quelques-uns même de l'être absolument ; mais chez tous, avec le progrès de cette fréquentation et la permission éventuelle du Dieu, c'est merveille ce qu'ils gagnent, à leurs propres yeux comme aux yeux d'autrui ; ce qui en outre est clair comme le jour, c'est que de moi ils n'ont jamais rien appris, mais c'est de leur propre fonds qu'ils ont, personnellement, fait nombre de belles découvertes, par eux-mêmes enfantées. Leur accouchement, à la vérité, il est l'œuvre du Dieu, et la mienne."¹⁰⁹

Tout comme l'« emprisonnement », la « libération » des impressions, « passions » ou préjugés est bien notre fait : auto-délivrance donc.

En digne élève de Platon, Aristote aura retenu la leçon de son Maître, et se démarquant à son tour de toutes les doctrines pédagogistes anciennes, modernes et actuelles, professera :

" Donc, l'agent qui fait passer à l'entéléchie ce qui est en puissance, dans le cas de l'être intelligent et pensant, mérite de recevoir non pas le nom d'enseignement, mais un autre nom."

Conformément à son étymologie, un « pro-fesseur » est celui qui rend manifeste ou public, qui met au jour ce que l'« en-fant » n'a *pas encore* proféré à voix haute mais qu'il murmure *déjà* en lui, sous peine de ne pouvoir jamais l'acquérir et de demeurer éternellement « bête », au lieu de mériter son nom d'enfant (*infans* : non [encore] parlant), c'est-à-dire d'homme -être parlant-pensant (intelligent)-, adolescent ou adulte, peu importe, en devenir. Kant surenchéra et se réclamera de la méthode platonicienne / socratique :

" C'est le devoir du genre humain que de dégager peu à peu de lui-même, par son propre effort, l'ensemble des dispositions naturelles de l'humanité. Une génération éduque l'autre. ... Dans la formation de la raison, il faut user de la méthode socratique."¹¹⁰

Riend'étonnant que la mise au monde des enfants ait été confiée de tout temps à des *sages-femmes*, dont la propre mère de Socrate (Phénarète), qui, en aidant à la délivrance des femmes des bébés ou petits humains qu'elles portent, contribuent du même coup à la naissance des sujets ou des supports de la Philosophie, de la Science ou de la *Sagesse*.

¹⁰⁷ *op. cit.* Dial. transc. L. 1^{er} 1^{ère} sec. p. 317 et *Réponse à Eberhard* in O. ph. II. p. 1351

¹⁰⁸ *op. cit.* I. C. P. § 67 add. p. 509 et *H.Ph.* Platon p. 418 ; cf. égal. *Ph. R.* 1^{ère} par. chap. 1^{er} 1^{ère} sec. I. 3. p. 87

¹⁰⁹ *Théét.* 150 d ; cf. égal. 149 a - 150 bc - 210 bc ; *Charm.* 159 a - 160 d ; *Mén.* 82 ae ; *Banq.* 206 b sq. et *Phéd.* 73 a

¹¹⁰ Aristote, *De l'âme* II. 5. 417b10 et Kant, *Propos de Pédagogie* pp. 1150 - 1182 in O.ph. III

Concomitantes, ces deux opérations ou réalisations requièrent une préexistence similaire, bien que non identique, l'accouchement (engendrement) supposant un fœtus qui ne demande qu'à mûrir, suite à une gestation incomplète, et la genèse (origine) mentale, celle de principes primitifs qui ne réclament que d'être confirmés ou développés. Mais alors que l'engendrement biologique relève en partie du hasard, s'accomplit dans l'inconscience générique de l'espèce et peut s'éteindre avec elle, tout comme il s'avère parfois infécond (stérilité, fausse couche, enfant mort-né), la conception spirituelle renvoie à un processus continu et conscient, commun à tous et transcende l'espace et le temps : les idées des uns, survivant à leurs concepteurs et se transmettant aux autres, forment la base de leurs élaborations. Ainsi « naît » l'Esprit (Penser) général ou l'Héritage (Patrimoine) collectif de l'« Humanité » qui ne meurt jamais et auquel chacun participe, ne serait-ce qu'en intériorisant les rudiments à l'École et dans sa vie quotidienne.

Pour autant que la Pensée habite, et de tout temps, tous, elle appartient à l'ordre du divin, puisqu'elle en partage l'universalité et l'éternité. Elle en recèle de surcroît la toute puissance, étant ce qui est à l'origine du meilleur : le Vrai et le Bien, si elle est correctement dirigée, comme du pire : l'erreur aussi bien logique (illusion) que morale (faute), dans le cas contraire.

" Et maintenant, tandis que ce qu'on appelle les talents de l'âme a chance d'être, en général, assez voisins des talents corporels (car, pour commencer, ils n'y résident pas effectivement, mais plus tard ils s'y réalisent au moyen de l'habitude et de l'exercice), le talent de penser a vraisemblablement part à quelque chose qui est beaucoup plus divin que n'importe quoi, en tant qu'il est, d'un côté, ce qui jamais ne perd sa faculté, ce que, d'un autre côté, la conversion rend capable de nous servir et de nous être utile, ou, inversement, de ne servir à rien et d'être dommageable."

N'est-ce pas elle qui nous distingue du reste de la « création » et nous rend semblables à (à l'image de) « Dieu » ?

Elle est même l'unique marque de la divinité, de " l'espèce invisible " ou de l'immuabilité, cette dernière ne pouvant être sentie ou vécue, "la sensation" ayant pour corrélat "ce qui ne garde jamais les mêmes rapports" et appartenant donc à l'ordre du disparaissant, mais et exclusivement pensée, l'esprit seul nous confrontant à l'identique ou au pérenne et relevant ainsi du genre éternel, surtout lorsqu'il est correctement conduit.

" Quand d'autre part, c'est en elle-même et par elle-même qu'elle fait cet examen, alors n'est-ce point là-bas qu'elle s'élance, vers le pur, le toujours existant, l'impérissable, ce qui est toujours pareil à soi-même? Que, en tant qu'elle est apparentée à celui-ci, elle en devient toujours la compagne, justement quand elle s'est isolée en elle-même et que la chose lui est permise ? n'en finit-elle pas alors de sa divagation et, au voisinage des objets dont il s'agit, ne garde-t-elle pas toujours identiquement les mêmes rapports, en tant qu'elle est en contact avec des choses de cet ordre? N'est-ce pas enfin à cet état de l'âme qu'on a donné le nom de « pensée » ?"

Partant on peut l'assimiler à un véritable service religieux: " le retour à la nature des Dieux " .

Le « Divin » n'est en réalité ici que l'autre nom, plus « représentatif », de la Réflexion ou de la " *remémoration de ces réalités supérieures [idées]* " .

"Voilà donc pourquoi, à juste titre, est seule ailée la pensée du philosophe; car ces réalités supérieures auxquelles par le souvenir elle est constamment appliquée dans la mesure de ses forces, c'est à ces réalités mêmes que ce qui est Dieu doit sa divinité. "

Et celui-ci répond en tout cas parfaitement à notre « vocation » divine et/ou spirituelle, spécifique de notre Humanité / Personnalité ou Subjectivité Pensante et/ou Raisonnable.

"Ce que nous appelons maintenant la tête, qui est la partie la plus divine et qui règne sur toutes celles qui sont en nous. (...) En ce qui concerne la sorte d'âme qui est en nous la principale [l'âme raisonnable], il faut s'en faire l'idée que voici : c'est qu'elle est un démon que Dieu nous a donné à chacun de nous ; elle est ce principe dont nous disons qu'il habite en nous au sommet du corps et que vers le ciel, où réside l'élément de même nature, au-dessus de la terre il nous élève ; car nous sommes une plante, non point terrestre, mais céleste."¹¹¹

Tous les philosophes aboutissent à la même conclusion voire partent de la même prémisse: " La science seule est la théodicée " (Hegel¹¹²). L'Esprit repose sur lui-même : il est Absolu : Auto-expressif ou Sui-réflexif.

S'initier à la " philosophie véritable " ou la Sagesse, en quête de laquelle nous cheminons depuis le début de toute notre interrogation *Qu'est-ce que la Philosophie ?* ne requiert aucune condition préalable ni la moindre rupture avec la pensée ordinaire -en existe-t-il une autre ?- ; il suffit de prendre au sérieux cette dernière soit de l'éclairer ou de la réfléchir correctement, en faisant « retour » ou « révolution » approfondissant à elle.

¹¹¹ *Phéd.* 79 cd ; 82 b ; *Phéd.* 249 c et *Tim.* 44 d - 90 a ; cf. égal. *Prot.* 322 a ; *Ménex.* 237 d ; *Lois* X 902 b et *Ép.* 998 a

¹¹² *Lettre à Zellmann* 23/1/1807 in *Corr.* I. 85. p. 129

"Bien sûr, cela ne doit pas ressembler au retournement de la coquille ! Mais c'est une conversion de l'âme, passant d'une sorte de jour nocturne au jour authentique et qui est la voie pour monter au réel, voie dont nous disons précisément qu'elle est philosophie véritable."¹¹³
Ce dont chacun est capable, pour peu qu'il en soit désireux et qu'il fasse l'effort exigé.

Et si "chacun de nous" joue bien un rôle dans *La Comédie humaine* (Balzac), ressemblant en cela à un acteur de cinéma ou à une "marionnette fabriquée par les Dieux", ce ne saurait être que celui d'un scénario anonyme ou divin, écrit par un sujet impersonnel et/ou universel, et qui, surplombant / transcendant tous les synopsis particuliers, en dévoile le sens acceptable et énonce par là-même la logique ou la vérité radicale / ultime de notre destin / être. Ce n'est qu'ainsi que, cessant de « faire du cinéma » -un film singulier- en incarnant des personnages artificiels, nous pourrions, par "amusement ou ... sérieusement" peu importe, dérouler le vrai Film de notre existence, qui se confond fatalement avec une œuvre à enjeu théorique, plus précisément avec le *Jeu du Logos (Dialectique)*.

"(puisque c'est décidé, et que de la dissertation nous allons jouer au jeu)"¹¹⁴

Tandis que le divertissement cinématographique explore les alternatives personnelles, dramatiques et scéniques, la dissertation ou le jeu philosophique articule les modalités catégorielles, démonstratives et rationnelles qui structurent les premières, tout personnage figurant nécessairement un concept (idée / type) ou une possibilité logique.

Qu'avons nous fait du reste depuis le commencement de notre propre Introduction sinon parcourir dans ses grandes lignes le champ philosophique, tel que l'a arpenté son initiateur et l'ont creusé voire sillonné ses épigones -confirmant ainsi sa cohérence ou son unité ? Question et Réponse ne font ici qu'un ; en se demandant ce qu'est la Philosophie, on est déjà *en train de philosopher*. Celle-ci se définit elle-même : sa théorie coïncide avec sa pratique. Par après ne reste plus qu'à revisiter le Discours ou la Science philosophique plus en détail, en exposant toutes les articulations dont le plan se dégage de lui-même.

¹¹³ *Rép.* VII. 521 c

¹¹⁴ *Lois* I 644 d (cf. égal. VII 803 c - 804 b) et *Parménide* 137 b